

# UN ANTILIBERAL AUTRICHIEN

## L'ABBÉ SEBASTIEN BRUNNER

### LE PÈRE DE L'ANTISÉMITISME AUTRICHIEN

Par l'abbé A. KANNENGIESER, 1895.

Au mois de novembre 1893, un octogénaire mourait, à l'asile des vieillards, dans le petit bourg de Währing, près de Vienne. Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue, tous les journaux de l'empire lui consacrèrent des notices enthousiastes ou dénigrantes, et la presse d'Allemagne mêla elle-même sa voix à ce concert discordant de louanges et de critiques. Ce n'est pas tout. Au jour des funérailles, on vit une brillante élite, - cardinaux, évêques, hommes politiques, publicistes, nobles et bourgeois, - rendre les derniers devoirs à celui qui était venu finir ses jours au milieu des pauvres. Le contraste entre ces démonstrations inusitées et ce modeste cercueil avait de quoi surprendre les étrangers. Il n'étonna point les initiés. Ceux-ci savaient que le défunt avait été un des hommes les plus célèbres d'Autriche, un vaillant journaliste, un poète satirique dont la prose et les vers avaient exercé une influence considérable sur les destinées du catholicisme autrichien !

C'était l'abbé Sébastien Brunner, le père de l'antisémitisme autrichien, l'auteur du *Nebeljungelied*, celui qu'on a appelé un jour le marteau des évêques.

Un de ses biographes, Mgr Scheicher, l'a surnommé avec plus de raison : *un homme providentiel* ! Brunner était en effet un homme providentiel, et Dieu semble l'avoir choisi pour arracher l'Autriche à l'hérésie joséphiste et préparer la renaissance sociale et religieuse qui s'épanouit sur les deux rives du Danube. Il a pour ainsi dire mis fin à un monde, en même temps qu'il a été le précurseur d'un monde nouveau.

Pour bien comprendre l'Autriche catholique actuelle, il faut connaître l'activité et le rôle de l'abbé Brunner vers le milieu de ce siècle. Dans les pages qui vont suivre, nous essayerons, sinon de retracer, du moins d'indiquer ce rôle et de montrer en quoi il a été providentiel.

#### I - ENFANCE DE SÉBASTIEN BRUNNER

En 1847, un vicaire des faubourgs de Vienne se présenta à son archevêque pour lui demander l'autorisation de fonder un journal catholique. Il expliqua sa démarche et justifia son projet en dépeignant sous les couleurs les plus saisissantes la campagne implacable que les libres penseurs menaient contre la religion et l'impuissance à laquelle se voyaient condamnés les vrais croyants. «Les attaques, disait-il, se multiplient chaque jour et sous toutes les formes ; il nous faudrait un journal chrétien pour y répondre et en même temps pour servir de centre d'action aux défenseurs de la vérité». Le prélat, aussi doux que son nom, - il s'appelait Milde, - écouta avec un aimable sourire le discours du jeune écrivain, puis, de ses lèvres, il laissa tomber ces mots : «Je consens volontiers à la création de votre journal, à la condition toutefois que vous me remettiez à l'avance tous les articles que vous voudrez publier d'ici à trois ans !»

Devant cet arrêt étrange le futur journaliste, - c'était l'abbé Brunner, - se retira naturellement sans insister davantage et il attendit que la Providence lui mît la plume à la main sans qu'il fût besoin de consulter l'archevêché.

Bien des années après, un prêtre d'un âge déjà avancé entra dans une des brasseries les plus fréquentées de Vienne et prit place à une table ; près de lui, trois jouvenceaux, dont la courbure nasale et le flamboiement des cheveux trahissaient l'origine sémitique, ne tardèrent pas à s'amuser à ses dépens. «Est-ce que tu connais ce calotin ?» ricanait l'un d'entre eux, assez haut pour être entendu du voisinage. Resté impassible jusqu'alors, le prêtre se lève au milieu d'un religieux silence, et allant droit aux railleurs : «Vous voulez savoir qui je suis, leur dit-il ? Eh bien, je suis Sébastien Brunner ; et vous, ajouta-t-il d'un ton narquois, vous êtes trois Juifs galeux<sup>1</sup> !» A ces paroles, un immense éclat de rire souleva la salle, et les trois enfants d'Israël, dont les figures étaient devenues aussi rouges que leurs cheveux, s'empressèrent de s'éclipser.

Ces deux traits de la vie du poète sont caractéristiques et symbolisent assez bien les luttes qu'il soutint pendant trente ans. Vaincre l'obstination aveugle de l'épiscopat joséphiste et tenir tête à l'insolence antireligieuse des Juifs autrichiens, c'est en effet Brunner presque tout entier !

L'écrivain original dont nous venons d'apercevoir la silhouette naquit à Vienne le 10 décembre de l'année 1814. Son père consigna cet événement sur un registre et avec un esprit de foi touchant, il mit à côté de la date ce verset du Psalmiste : *Faciam tuam illumina super servum tuum et doce eum justificationes tuas*. «Seigneur, fais luire Ta face sur Ton serviteur et enseigne-lui Tes commandements». Une pareille citation suppose et la connaissance du latin et la lecture fréquente de la Bible. C'est que Jacques Brunner, fabricant de soieries à Schottenfeld, avait fait ses études au gymnase et manifesté un instant le désir de se faire prêtre. Les circonstances en décidèrent autrement : il n'embrassa point l'état ecclésiastique, mais il resta toute sa vie un bon et fervent chrétien.

Toute la famille du petit Sébastien était d'ailleurs dans les mêmes idées ; le grand-père paternel, ancien orfèvre, faisait ses délices des sermons du célèbre moine Augustin Abraham, dont il citait à tout propos les bons mots, les saillies, les anecdotes humoristiques, sans se douter que son petit-fils hériterait de la verve et de l'esprit de son auteur favori.

Du côté de sa mère, Sébastien trouvait également une famille où la religion était le fondement de toutes les vertus domestiques. Dans ce milieu de bourgeois riches, l'antique foi n'avait rien perdu de sa vivacité. Le joséphisme, il est vrai, avait corrompu la tête de l'Eglise et remis la houlette pastorale à des hommes peu dignes ou peu capables de la

---

<sup>1</sup> *Drei Schæbige Juden*. *Schæbig*, pelé, galeux, est l'épithète courante qu'on donne aux Juifs, en Allemagne et en Autriche. L'équivalent français serait plutôt : sale Juif !

porter. Mais Dieu ne permit pas que le scepticisme ou la faiblesse de ces prélats gouvernementaux nuisît aux fidèles eux-mêmes. Au commencement du siècle, on trouvait en Autriche, malgré l'éducation rationaliste des séminaires et, malgré l'insuffisance trop fréquente de l'épiscopat, un grand nombre de braves curés qui surent maintenir en bas le catholicisme intégral. Ce n'est que lentement et plus tard que l'indifférence religieuse s'insinua dans les masses populaires. La première enfance de Brunner ne fut pas encore témoin de ces conséquences funestes du joséphisme ; il grandit dans une atmosphère profondément catholique. Un de ses grands-oncles était capucin ; une de ses tantes entra au couvent et elle ne le quitta que sur l'ordre formel de l'archevêque de Vienne, qui l'obligea à rester auprès de ses vieux parents.

Dans une telle famille, l'éducation était forcément très chrétienne. Le petit Sébastien fut imbu des meilleurs principes, ce qui ne l'empêcha pas d'être très bruyant, très vif et sans cloute aussi un peu indiscipliné ; mais, en raison même de sa turbulence native, il restait un amant passionné de la liberté, et les jours où il pouvait oublier l'école, il ne se sentait pas de joie. Ses parents, qui étaient riches, le conduisaient d'ordinaire à la campagne. Alors, parmi les enchantements de la nature, il s'enivrait de poésie. Il nous raconte avec une pointe de mélancolie rétrospective comment, au retour de ses parties de plaisir, il pleurait en classe au seul souvenir des ruisseaux, des prairies et des forêts qui tourbillonnaient dans sa tête ! Le poète qui sommeillait en lui regrettait la verdure et la vie en plein air.

De temps à autre, il se rendait avec sa mère chez les grands parents maternels qui habitaient Nieller-Fladnitz, localité sise à 12 lieues de Vienne, dans la direction de la Moravie. Là, c'était la vraie campagne, avec de grandes forêts et des étangs dans lesquels se miraient de sombres sapins. En évoquant ces souvenirs quarante ans après, Brunner a retrouvé toutes ses impressions enfantines, et les pages où il les a fixées sont si exquises qu'on ne se lasse pas de les relire. «Fladnitz, écrit-il, était mon Eldorado, j'y ai passé les jours les plus heureux de ma vie !»

La douzième année arriva et il fallut prendre une décision à son sujet. Le destinerait-on à l'industrie de la soie ou bien prendrait-il le chemin du gymnase ? En homme prudent, le père pencha vers ce dernier parti. «Quelques années de gymnase, disait-il, ne feront pas de mal à l'enfant, et s'il s'y déplaît, il sera toujours temps de commencer autre chose». Sébastien entra donc au célèbre gymnase de Schotten, dirigé par les Bénédictins.

Les deux premières années furent médiocres, dit-il lui-même ; le petit écolier préférait de beaucoup les jeux, la chasse aux papillons, les courses folles, à toutes les beautés des classiques latins. Il bâclait le strict nécessaire et consacrait le reste du temps à la vie active et aux rêveries ; puis le feu sacré se réveilla soudain en lui, il prit goût à la littérature allemande et aux littératures étrangères et réussit en peu d'années à dévorer une quantité prodigieuse de volumes ; en moyenne, il en lisait deux par jour en dehors de ses devoirs. Non seulement Goethe, Schiller, Hauff, Kotzebue, mais Lessing, Herder, Tieck, Grillparzer, Seume, tout y passa. En fait de littérature étrangère, il était passionné pour les Anglais ; les tragiques français lui plaisaient moins ; il les trouvait fades, déclamatoires, vides, comparés à Shakespeare. Ce dernier était son livre de chevet ; il savait par cœur de longues tirades de ses principaux drames et il conserva cette passion toute sa vie. En dépit de ces préférences, il ne négligea pas cependant les autres littératures : Dante, le Tasse, l'Arioste, Camoens et Caldéron entrèrent également dans son programme. Il menait ainsi de front cinq langues étrangères, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de participer quelquefois aux luttes homériques que les élèves de son école engageaient avec ceux d'une école rivale ; des coups de poing hardiment donnés et courageusement reçus dans la bagarre ne pouvaient nuire aux études. Ces tragédies vivantes servaient à «illustrer» les drames écrits.

A seize ans, Brunner entra en humanités ; c'est l'époque où les élèves bien doués composent des tragédies et préparent des épopées longues comme le Mahâbhârata. Au gymnase de Schotten, la fureur poétique sévissait terriblement, et dans la même classe, à côté d'un club où se formaient de futurs acteurs, il y avait le club des poètes. Brunner s'intéressait vivement au premier et constituait l'une des plus solides colonnes du second ; dans ce club, l'orgueil et la vanité, - à défaut de talent, - arrivaient à des hauteurs vertigineuses. Un condisciple de Brunner venait d'achever un poème héroïque et il déclara, avec la plus grande assurance, que cet ouvrage lui vaudrait l'immortalité. Un autre, - un fils d'Israël, - répétait sans cesse : «La mission de ma vie sera de relever mon peuple»<sup>1</sup>. Un troisième déclamait ses vers à tout venant, persuadé que ses auditeurs se pâmaient d'aise quand ils étouffaient de rire.

De concert avec la fabrication des poèmes allait le culte, l'idolâtrie des coryphées de la littérature allemande. Goethe était le dieu de cette jeunesse, ivre de gloire, de tabac et de bière. On en parlait sans cesse. «Moi, disait Brunner, j'aurais voulu être son secrétaire ou son copiste. - Je me serais contenté, ajoutait un autre, d'être son valet de chambre. - Comme je serais heureux, soupirait un adorateur plus modeste, si je voyais seulement son cabinet de travail, si je pouvais baiser le fauteuil sur lequel il s'assoit !» Brunner se moqua de son enthousiaste camarade dans un quatrain satirique qui obtint un énorme succès, ce qui l'encouragea à flageller avec une verve impitoyable les travers et les prétentions ridicules de quelques-uns de ses condisciples. Tous ces poètes étaient convaincus que le travail était tout à fait inutile et que le talent suffirait pour arriver aux plus hautes destinées. Sébastien les appela la «corporation des génies» et pour son compte, loin de les imiter, il se livra plus que jamais à un labeur forcené.

Deux années d'études lycéennes devaient compléter les études du gymnase. En 1836, Sébastien quitta les Schotten pour suivre le cours de philosophie au lycée de Krems, alors dirigé par les Piaristes. Il eut beaucoup à se louer de la bonté, de la fermeté, de l'intelligence de ses nouveaux maîtres ; mais il n'en regretta pas moins Vienne et sa famille. La philosophie qu'on lui enseignait n'était pas non plus de nature à le satisfaire. Cette logomachie kantienne, où se complaisait alors l'enseignement philosophique en Autriche, répugnait à son esprit lucide. Gose plus grave encore, au lycée, l'enseignement de la religion était pour le moins aussi insuffisant que celui de la philosophie. Les élèves avaient entre les mains le Manuel de Mgr Frint, évêque de Saint Pölten. Or ce livre aride, hérissé de formules, posait les questions sans les résoudre et ne pouvait que dérouter des jeunes gens assaillis par le doute. Brunner en conçut une grande tristesse. Des lectures mal digérées qu'il avait faites au gymnase avaient un peu ébranlé sa foi. Ses mœurs étaient restées intactes grâce à la vie de famille, et même il continuait à faire ses prières ; mais le ver rongeur poursui-

<sup>1</sup> Il devint journaliste pornographe.

vait son travail de destruction, et à Krems l'enseignement philosophique et religieux poussait le jeune homme vers le scepticisme plutôt qu'il ne l'en éloignait. Il en souffrait sans trop avoir le courage d'aller au fond de son trouble et de scruter son cœur.

## II - SÉBASTIEN BRUNNER AU SÉMINAIRE

Brunner raconte lui-même dans un chapitre admirable les diverses phases de cette crise psychologique qui aurait pu le conduire comme tant d'autres au scepticisme ou à la négation. Ce récit, on pourrait le rapprocher des pages célèbres où le philosophe Jouffroy nous dépeint le naufrage de ses croyances religieuses et pousse ce cri de désespoir dont le retentissement s'est prolongé jusqu'à nous. Pour Brunner, la crise loin d'aboutir à une catastrophe le ramena aux clartés de la foi. Il redevint croyant. Détail curieux, ce fut un enterrement israélite qui détermina en quelque sorte la première réaction chez le futur antisémite. En assistant à cette cérémonie, il lui semblait lire sur les figures juives l'expression d'une douloureuse désespérance. Il se réveilla de son engourdissement moral. Une douce consolation descendit en lui à la pensée qu'il était de naissance catholique. «Pour rien au Inonde, écrit-il, je n'aurais voulu être juif à ce moment-là !» L'étude, la réflexion, la prière, achevèrent de le calmer ; son âme avait retrouvé les ailes de la foi, elle monta tout naturellement vers Dieu.

Un jour le hasard, disons plutôt la Providence, lui fit tomber sous la main un livre dont le titre le frappa : c'étaient les *Confessions* de saint Augustin. Il n'en avait jamais entendu parler. Au gymnase, il avait eu des prêtres pour professeurs ; mais ces éducateurs, imbus de joséphisme et nourris dans le culte presque exclusif de l'antiquité païenne, ne fréquentaient pas les Pères de l'Église. Il ne leur serait jamais venu à l'idée de dire à leurs élèves que saint Augustin ou saint Jean Chrysostome étaient de grands esprits. Brunner ouvrit le volume, le lut, le dévora et en fut profondément ému. Tout un monde inconnu ou oublié se révéla à lui et il se demanda comment il avait pu ignorer une telle œuvre. Sa décision fut bientôt prise. Il avait quelquefois songé à étudier la médecine ou le droit ; à présent ses pensées prirent un autre cours. La voix mystérieuse qu'avait entendue saint Augustin et qui lui avait dit à lui-même : *Prends et lis*, parla à son âme, et il résolut de se tourner vers la théologie !

En ce temps-là les séminaires généraux, ces merveilleuses officines où l'État de Joseph II formait pieusement les gendarmes ecclésiastiques dont il avait besoin, avaient disparu. Malheureusement, ce qui les remplaçait ne valait guère mieux à bien des égards. A Vienne, les séminaristes vivaient dans un *Alumnat* et suivaient les cours de la faculté de théologie. Or l'enseignement théologique de l'université laissait doublement à désirer. D'une part, il restait imprégné des principes fébronien qui dénaturaient complètement la doctrine catholique ; de l'autre, il ne répondait plus aux besoins des temps nouveaux et ne tenaient pas compte des progrès alarmants du rationalisme. Sauf de rares exceptions, les professeurs qui enseignaient le dogme et l'exégèse ne s'élevaient pas au-dessus de la sainte médiocrité en honneur dans l'Église joséphiste. Les autorités ecclésiastiques, les bureaucrates en soutane qui faisaient la pluie et le beau temps au ministère et dans les chancelleries épiscopales, les chanoines dont l'empereur peuplait les chapitres et les collégiales, étaient la plupart d'une ignorance qui n'avait d'égale que l'étroitesse de leur esprit. Comme ils nommaient les professeurs de théologie, ils tâchaient de choisir des hommes qui fussent au niveau de leur propre intelligence. Et quand parfois un de ces théologiens avait un peu plus d'envergure que ses collègues, on le ramenait bien vite à la mesure commune, en lui imposant un programme des plus modestes.

Dans un institut où l'enseignement de la théologie proprement dite était réduit à ces mesquines proportions, on devine ce que pouvait être l'enseignement du droit canon. Lorsque le joséphisme battait son plein, cette science était le bélier avec lequel on ruinait la constitution de l'Église et détruisait l'autorité du Saint-Siège.

Suivant les canonistes autrichiens, le Pape n'était pas le maître de la foi, le chef suprême de l'Église, le successeur de Pierre chargé de paître les agneaux et les brebis. C'était tout bonnement l'évêque de Rome, ne jouissant d'aucune primauté réelle.

Ces théories étaient si bien entrées dans les esprits, que l'archevêque de Vienne, Mgr Milde, dont nous avons déjà parlé, appelait le Pape «mon collègue de Rome».

Au moment où Brunner arriva à l'université, on n'osait plus enseigner ces doctrines hérétiques avec la même franchise brutale. On atténuait, on mitigeait, on gazait, si je puis ainsi dire. Le professeur de droit canonique était obligé de danser sur la corde raide, entre l'orthodoxie stricte et le joséphisme radical. De peur qu'un prêtre ne fit la part trop belle au Pape, on ne confiait la chaire de droit canon qu'à des laïques bien pénétrés de la dignité suréminente de l'État.

De tels maîtres devaient former de singuliers élèves. Médiocres eux-mêmes le plus souvent et convaincus de la nécessité absolue d'un clergé médiocre, ces professeurs avaient un profond mépris pour tout ce qui ressemblait à du talent. Ils récitaient à leur auditoire les fadeurs d'un *Manuel* qu'ils avaient compilé lorsqu'ils ne l'avaient pas reçu tout fait de leurs prédécesseurs. Les élèves s'approprièrent presque machinalement les formules qu'on leur servait sous le nom de science théologique, et se préparaient par cet exercice peu fatigant aux fonctions administratives qui les attendaient. Ceux qui savaient bien leur *Manuel* et qui témoignaient en outre d'un très grand respect pour la personne sacrée de l'empereur et de ses ministres pouvaient aspirer aux plus hautes situations. Avec une échine bien flexible, ils avaient la chance d'obtenir la mitre. Malheur par contre aux imprudents qui avaient de l'esprit, qui voulaient voir au delà du *Compendium*, qui refusaient d'entrer dans le moule de l'avachissement universel ! Malheur à eux surtout s'ils avaient l'audace de manifester hautement leur «absence d'humilité» et de critiquer le système ! C'en était fait de leur avenir, de leur carrière.

Tel que nous le connaissons, avec sa nature de casse-cou, son esprit perspicace et caustique, Brunner avait la chance de se briser contre cet écueil. Cet indépendant, - cette mauvaise tête, comme on dira plus tard, - était sûr de déplaire à ce monde momifié qui s'appelait l'administration de l'Église. A son entrée au séminaire, on daigna lui dire «qu'il manquait de talent, mais qu'il pourrait y suppléer par le zèle». Ce sont les propres termes de cet admirable horoscope. Le zèle lui manqua, paraît-il, aussi bien que le talent, et on s'en aperçut dès le premier examen qu'on lui fit subir. Le président du bureau, - un brave chanoine, - lui posa une question. Brunner réfléchit quelques secondes. «Comment, lui dit l'examineur impatienté, vous ne savez pas cela et vous êtes théologien ?» Le jeune théologien ne

perdit pas contenance et répondit avec beaucoup de flegme. «Pardon, monsieur le chanoine, la réponse du *Manuel* est la suivante» ; et il la récita. «Eh bien, répliqua le président piqué, que ne le disiez-vous tout de suite ? - C'est, déclara le terrible séminariste, parce que cette définition du Manuel est trop bête, qu'elle ne vaut rien et que j'en cherchais une autre !» On juge de l'effet produit par cette incartade ! Le chanoine, qui était arrivé «à la chaîne d'or sans avoir une science d'or», était médusé, et il se promit que ce jeune révolutionnaire n'entrerait jamais dans l'Église de Joseph II !

L'atmosphère intellectuelle de l'Alumnat de Vienne était irrespirable pour le jeune Brunner, qui cherchait à comprendre ce qu'on lui enseignait. Il était altéré de science, et on ne lui offrait que l'eau stagnante de la théologie joséphiste ; il aimait les grands horizons, et ses maîtres essayaient de lui mettre des œillères ; sentant que la vie de l'esprit palpitait au dehors, il eût voulu étudier ses manifestations multiples, et on ne lui fit voir que l'organisme ossifié d'un autre âge. Il y avait de quoi déconcerter une nature d'élite et la rejeter vers le pôle de l'incrédulité. Brunner ne céda pas au découragement, pas plus qu'il n'écoula les inspirations de l'amour-propre froissé. Il eut le bonheur de rencontrer à l'Alumnat un directeur spirituel qui fut sa sauvegarde et sa providence. L'abbé Horni était un prêtre modèle, - une perle sur le fumier joséphiste, - pieux, droit, intelligent, ouvert à toutes les grandes choses, dévoué à ses élèves, ayant la science nécessaire pour être leur guide. Il comprit le jeune Brunner, le prit en affection et l'aida à compléter son instruction théologique en dehors de l'enseignement officiel.

Brunner avait une puissance de travail extraordinaire, qui s'était manifestée dès les bancs du collège. Elle ne fit que grandir au séminaire. En même temps qu'il relut les classiques allemands, français, italiens, espagnols, anglais, - surtout Shakespeare, il s'initia à la littérature patristique, faisant ses délices de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Bernard. Se rappelant les doutes par lesquels il avait passé, il étudia les apologistes catholiques contemporains et tâcha d'établir solidement les fondements de la foi. L'abbé Horni lui prêta la grande *Histoire d'Innocent III*, par Hurter, la *Symbolique* de Mœhler, les travaux magnifiques de Gœrres, de Molitor, de Windischmann, de Gunther et de cet Emmanuel Veith, dont l'éloquence remuait alors la population de Vienne. Brunner analysa tous ces volumes, les compléta l'un par l'autre, heureux de voir ses croyances défendues avec tant de vigueur et de logique. Rien ne l'enchantait plus que de trouver une objection nettement formulée et non moins nettement réfutée. Il n'admettait pas les faux-fuyants, les réponses évasives, les retraites honteuses, l'appel à l'autorité. Selon sa manière de voir, le prêtre n'a pas le droit de se dérober quand on lui soumet une difficulté. Il doit prendre l'objection corps à corps, l'étreindre, l'anéantir.

Brunner eût aimé voir cette attitude décidée chez ses professeurs : un pareil enseignement aurait été plus digne, plus fructueux, plus suggestif pour les séminaristes. Mais à la faculté de théologie de Vienne, on ne soupçonnait même pas la méthode que rêvait le jeune savant. Les professeurs avaient bien autre chose à faire que de former des défenseurs de l'Église ! Ce qu'on leur demandait, c'étaient des serviteurs de l'État, des formulaires administratifs ambulants, des machines à enregistrer les naissances, les mariages et les décès. Qu'importaient la science et les savants ! On n'en avait pas besoin. Lorsque Brunner reçut la tonsure avec quelques-uns de ses condisciples, le coadjuteur de Vienne leur adressa après la cérémonie ces paroles stupéfiantes : «Messieurs, vous venez de vous consacrer au service de l'État et de l'Église !» Le prêtre n'était qu'un serviteur de l'État, un rond-de-cuir, au même titre que le percepteur des impôts ou le greffier de la mairie.

Comme les vacances parurent douces à l'abbé Brunner après une année scolaire passée dans un semblable milieu ! Il partait aussitôt pour quelque voyage lointain à travers la Suisse et l'Allemagne. Le récit de ces courses remplissent des chapitres délicieux de ses *Mémoires*. Quelques années auparavant, la joie de vivre, de respirer le grand air, l'amour de la nature, la poésie débordant de son âme, l'entraînaient seuls en dehors. A présent il a déjà d'autres préoccupations, il veut voir les hommes dont il a lu les écrits. A Munich, il a le bonheur de converser avec Mœhler et Gœrres ; à Schaffhouse, il visite Hurter, dont il deviendra le meilleur ami ; à Einsiedeln, il entre en relation avec un moine très connu, le poète Gallus Morel.

De retour au séminaire, Brunner reprenait ses études personnelles avec une nouvelle énergie, tâchant d'étendre chaque jour le cercle de ses connaissances littéraires et scientifiques. Parmi ses condisciples, il se trouva d'autres jeunes gens dévorés du même feu sacré que lui. Des goûts et des tendances identiques devaient nécessairement rapprocher ces jeunes esprits ; ils formèrent une petite société, - une coterie, - où l'on s'occupait de science et de littérature. Ils s'abonnèrent à une douzaine de journaux et revues théologiques, philosophiques, historiques, et comme ils voulaient se placer sur le terrain de la lutte, ils furent très éclectiques dans leur choix, tenant même les *Hallischen Jahrbücher*, l'organe des néo-hégéliens. «Nous nous réunissions chaque jour, dit Brunner, et nous discutons les chapitres et les articles qu'on avait lus ; on échangeait ses idées, on signalait les sophismes et les perfidies qu'on avait remarqués : c'était une vie intellectuelle très active et en même temps on se maintenait dans les limites de la plus stricte orthodoxie». On comprend qu'avec une telle formation, Brunner soit devenu de bonne heure un redoutable polémiste. Ses études variées et approfondies à la fois, les discussions quotidiennes dont il était l'âme, devaient aiguïser son jugement, assurer à sa pensée une grande rigueur logique et donner à son style ce tour alerte qu'on admire dans tous ses écrits.

Bien entendu, cette science ainsi acquise était de la contrebande. Brunner et ses amis lisaient leurs revues et leurs livres, dissertaient sur les philosophes allemands à l'insu de la docte faculté et de l'administration. Jamais on ne leur aurait permis de se livrer à des études qui ne fussent pas revêtues de l'estampille de la censure gouvernementale. Ils se passèrent donc de l'autorisation, et Brunner s'en explique très ouvertement. La direction supérieure de l'Alumnat, qui reflétait scrupuleusement les idées de la bureaucratie ecclésiastique, ne se souciait pas de favoriser l'avènement d'un clergé instruit. «En ce temps-là, dit Brunner, on avait une horreur prononcée pour les jeunes gens intelligents ; on craignait qu'ils ne devinssent dangereux. La médiocrité était un article très recherché. Par science, on entendait l'exercice mécanique qui consistait à apprendre par cœur les manuels et à déplier les rouleaux de la mémoire». Aller au delà, c'était aller contre l'esprit de l'Église joséphiste.

Dans ses *Mémoires*, Brunner, non seulement ne se reproche pas ses peccadilles, mais en outre il condamne énergiquement le système dont il a failli être la victime. Il dit avec raison : «Il est sans doute plus facile d'interdire la lecture

de certains livres que d'enseigner à lire ces livres avec profit». Et plus loin il ajoute : «En général, il n'est pas bon de traiter comme des enfants les jeunes gens qui ont dépassé la vingtième année. Une pareille méthode ne saurait porter de bons fruits».

Heureusement l'étude le consolait de tout. Il s'y plongeait avec délices, sans toutefois perdre de vue ce qui se passait sur la scène du monde. Pendant la dernière année de son séminaire, l'Allemagne arriva à l'un des tournants les plus importants de son histoire religieuse. C'était en 1837. Le gouvernement de Berlin venait d'organiser son premier *Kulturkampf*, en jetant en prison l'archevêque de Cologne, le grand confesseur de la foi, Clément-Auguste. Cette violence souleva une émotion très vive en Prusse et dans tous les pays germaniques. L'illustre Gœrres poussa le cri d'alarme dans son *Athanasius*, ce pamphlet formidable qui fit trembler les persécuteurs à Berlin et fut le point de départ du mouvement religieux en Allemagne. *L'Athanasius* pénétra naturellement dans l'Alumnat de Vienne. Brunner en fut comme enivré, de même que ses amis. Durant les récréations et les heures d'étude, il ne fut question que de ce livre. Brunner en parla avec d'autant plus de feu qu'il connaissait personnellement l'auteur et qu'il l'avait vu à Munich quelques mois avant la publication de *l'Athanasius*. «Je dus raconter à mes collègues, dit-il, quel était son aspect, sa démarche, sa parole. Si la captivité de l'archevêque nous remplissait d'une tristesse mêlée de colère, Gœrres alimentait notre enthousiasme et stimulait nos ardeurs belliqueuses !»

L'admiration inspirée par *l'Athanasius* était entretenue par les *Historisch-politische Blätter* que Gœrres fonda à Munich cette même année. «Avec quelle joie, dit Brunner, nous saluions l'apparition de cette revue. On se passait les numéros de main en main ; nous nous sentions éveillés à une vie nouvelle». Et c'était une vie nouvelle, en effet, que menaient Brunner et sa «coterie». Elle ne ressemblait en rien à l'existence monotone, routinière, ignorante et desséchante de la plupart des séminaristes autrichiens. Tandis que tout dormait autour d'eux, ces jeunes gens s'armaient pour la lutte, s'apprétaient à devenir autre chose que des organes de la bureaucratie joséphiste. Pour eux, le sacerdoce était un peu plus que le service de l'Etat dont leur avait parlé l'évêque. L'apostolat en carton leur répugnait, ils voulaient être de vrais prêtres du Christ. Ils le furent. Durant la retraite qui précéda son ordination et sa sortie du séminaire, Brunner se sentit vraiment sur le Thabor. Il alla dire sa première messe à Mariazell, un pèlerinage très fréquenté de la Styrie, mettant ainsi les prémices de son sacerdoce sous la protection de la Mère de Dieu ; puis, rentré à Vienne, il attendit tranquillement qu'on décidât de son sort.

### III - LES TRIBULATIONS D'UN VICAIRE

Les aptitudes exceptionnelles et la science déjà vaste de l'abbé Brunner le désignaient pour une chaire de la faculté de théologie ou du moins pour quelque poste de confiance dans la capitale. Des hommes de cette valeur et de cette trempe sont si rares qu'ils ne sauraient être placés trop tôt sur le chandelier de l'Église. Tel n'était pas cependant l'avis de ses supérieurs. A leurs yeux, Brunner avait deux défauts qu'on ne pardonnait pas dans l'Église joséphiste : il était dénué de la fameuse humilité et, chose plus grave encore, il avait de l'esprit. Pour comble d'infortune, sa franchise désastreuse faisait terriblement saillir ce double défaut. Quelques semaines avant d'être ordonné prêtre, il assistait, aux environs de Vienne, à un dîner ecclésiastique. Au nombre des convives se trouvait aussi un secrétaire gouvernemental du ministère des cultes. On parla littérature et théologie. Le secrétaire fit un éloge pompeux de Herder, dont la théologie (rationaliste) était, disait-il, la seule théologie possible. Finalement, il servit à l'assistance une profession de foi tout à fait antichrétienne. Les nombreux curés qui étaient présents gardèrent le silence, habitués qu'ils étaient à s'incliner devant les bureaucrates. Brunner n'y tint plus alors. D'une voix ferme et calme il fit le procès d'un système qui livrait les destinées de l'Église aux mains de gens hostiles au christianisme. Il ne craignit pas de poser ce dilemme révolutionnaire : «Ou bien ce système détruira l'Église en Autriche, ou bien l'Église aura raison du système !» Un séminariste osait tenir un pareil langage ! Le secrétaire n'en revenait pas, et cherchant à se tirer honorablement d'un mauvais pas, il dit d'un air protecteur : «Jeune homme, avec de telles idées, vous gâterez votre carrière : c'est dommage pour vous, car vous n'êtes pas mal doué ! - Si j'avais voulu faire une carrière, répliqua l'intrépide théologien, je me serais tourné d'un autre côté ; dans l'état ecclésiastique où l'on est sous la coupe de gens devant lesquels je ne me tairai jamais, il faut savoir sacrifier à Dieu ces quelques misérables années !» Paroles magnifiques, mais paroles très imprudentes au point de vue humain. La bureaucratie ne les oubliera plus et elle ne tardera pas à se venger.

Peu de temps après son ordination, Brunner, rentrant d'un petit voyage, trouva chez lui une nomination. Il l'ouvrit d'une main fiévreuse et apprit que l'archevêque l'envoyait comme vicaire à Neudorf, une pauvre petite paroisse située sur les frontières de la Moravie ! Il n'avait jamais entendu parler de cette localité et il eut de la peine à la découvrir sur les cartes les plus détaillées.

Quelle perspective ! Oh ! le secrétaire avait eu bien raison, Brunner s'était gâté la carrière. La Providence avait merveilleusement doué le jeune prêtre ; elle lui avait prodigué tous les talents avec la volonté nécessaire pour les faire fructifier. A vingt-quatre ans, il avait lu dans l'original les chefs-d'œuvre des principales littératures de l'Europe, il était au courant de tous les ouvrages théologiques qui avaient paru. Voilà pourquoi on l'envoyait dans un coin perdu de la province !

Quelque désintéressé et quelque détaché qu'il fût, cette nomination l'étourdissait au premier moment. Mais il se ressaisit bien vite et, sans même essayer de protester, il partit à la recherche de sa paroisse. Cette odyssée est racontée avec beaucoup d'esprit dans les *Mémoires* de Brunner. Il était dix heures du soir, lorsque, après un pénible voyage, sa voiture s'arrêta devant une pauvre masure qu'on disait être le presbytère de Neudorf. Il sonne. Après une attente pleine d'anxiété, il voit apparaître sous la porte un vieillard ramassé dans sa courte grosseur, le crâne chauve avec quelques mèches blanches flottant sur les tempes. «Ah ! bon, on vient encore la nuit ! Je suis sûr qu'il est alité depuis quatre semaines, et vous attendez qu'il n'ait plus l'usage de la parole». C'est en ces termes un peu brusques que le curé apostrophe le visiteur nocturne. Brunner, qui a deviné le malentendu, l'interrompt en disant : «Pardou, monsieur le curé, je ne viens pas pour vous appeler auprès d'un malade, je suis le nouveau vicaire que vous expédie le consistoire !» A ces mots, le curé rit de sa méprise, s'excuse, fait un accueil très cordial au jeune prêtre. Ces deux hommes deviennent bons amis dès le premier soir.

C'était une perle que ce brave abbé Kumanz ; sous des dehors un peu frustes, un cœur franc comme l'or, un vrai prêtre, comme il en poussait un assez grand nombre dans l'Église jésuite sans qu'on sût trop pourquoi. Brunner lui voua une tendresse toute filiale et il lui a consacré dans ses *Mémoires* un chapitre exquis, où revit l'âme de ce bon curé de campagne. Kumanz était, lui aussi, une victime du jésuitisme. Il ne savait ni flatter ni courber l'échine, et par le fait même on le laissait moisir dans ce village de Neudorf, sans tenir compte de ses mérites et de ses services. Il s'en plaignait quelquefois à son jeune ami : le plus souvent il se redisait à lui-même les griefs qu'il avait contre le consistoire, car il pensait tout haut, et rien n'était amusant comme ses soliloques. Brunner, dont la chambre n'était séparée de la sienne que par une mince cloison, les entendait toujours, et il nous en a conservé quelques-uns.

Les soliloques de Kumanz, - qui ne ressemblaient en rien à ceux de saint Augustin, - avaient un caractère plus vif et plus touchant aussi, lorsque le consistoire lui en fournissait le thème. Une paroisse un peu plus considérable étant devenue vacante dans les environs de Vienne, il la demanda. Quel accueil ferait-on à sa requête ? Plusieurs démarches analogues étaient restées sans résultat ; aurait-il plus de chance cette fois ? Il n'osait l'espérer parce qu'il lui manquait une qualité essentielle. «Non, disait-il, je ne sais pas ramper dans les chancelleries ; non, on ne verra pas le vieux Kumanz à plat ventre devant les gratte-papier ecclésiastiques. Dois-je devenir sournois et dire à ces messieurs des amabilités en face et m'en moquer intérieurement ? Dois-je faire le dos de chat, sourire et chanter le *Placebo, Domine* ? Si je m'étais abaissé à ce rôle, il y a longtemps que j'aurais de l'avancement. Mais je ne l'ai jamais fait, je ne le ferai jamais». Et il continuait sur ce ton, «le vieux Kumanz», résigné d'avance à être négligé.

La société de ce vieillard au cœur haut et fier fut un véritable bienfait pour l'abbé Brunner. Il apprit de lui à aimer le devoir pour lui-même, à mépriser les petites gens et les chicanes, à se dévouer aux pauvres et aux faibles. Il passa des mois heureux à Neudorf, prêchant, catéchisant, soignant les malades et se reposant de ses fatigues dans d'interminables causeries avec son curé et quelques prêtres du voisinage.

Ce bonheur doux et austère ne dura point. Presque contre son attente, Kumanz obtint la paroisse désirée, et son successeur était, suivant l'abbé Brunner, «un de ces tristes échantillons ecclésiastiques qui sont plutôt un sujet de risée qu'un sujet d'édification». Le nouveau curé de Neudorf s'imaginait être un grand orateur et s'admirait lui-même du matin au soir. Brunner, qui maniait mieux la satire que l'encensoir, se sentit absolument dépaysé, et comme sa santé était très éprouvée par le climat humide de cette région, il demanda et obtint son changement.

On l'envoya à Petersdorf, une localité des environs de Vienne. Brunner se montra satisfait de cette nomination. Non pas que le poste fût brillant au point de vue matériel, mais la proximité de la capitale était d'un prix inestimable pour le jeune prêtre, avide de science. Si, à Neudorf, il avait un peu délaissé les études, il les reprit ici avec toute la fougue de ses années de séminaire. Il avait retrouvé son élément : «Je ne m'ennuyai plus jamais, dit-il, car j'étais occupé toute la journée». Le moment lui semblait venu d'agir par la plume.

Cette ambition l'avait sans doute déjà hanté au séminaire. Il pensait que si l'orateur exerce une influence fascinante sur son auditoire, l'influence de l'écrivain est plus durable, plus profonde et plus large. Les philosophes, les historiens, les poètes, attaquent le christianisme et l'Église dans leurs écrits ; sous peine d'être vaincus, il s'agit de défendre ces grands intérêts religieux avec les mêmes armes et d'opposer aux œuvres rationalistes ou athées des œuvres catholiques d'égale valeur. Brunner se sentit de taille à descendre dans l'arène et à prendre part à la lutte.

La société qu'il fréquentait alors ne pouvait que l'encourager dans cette idée. Chez le peintre célèbre Fuhrich, il rencontra Jarke, diplomate et publiciste très distingué, dont le salon était le rendez-vous des catholiques les plus éminents de Vienne. Brunner lui plut et devint bientôt l'un des habitués de ces brillantes réunions. Là, il fit la connaissance des poètes Eichendorf, Adalbert Stifter, d'écrivains, d'artistes, de toute une élite catholique, et, dans ce milieu si suggestif, son talent devait mûrir rapidement et ses idées prendre une forme plus nette.

Plus encore que le salon de Jarke, la cellule du moine Emmanuel Veith éveilla et stimula le jeune vicaire de Petersdorf. Veith, une des plus pures gloires de l'Église d'Autriche, avait tout ce qu'il fallait pour séduire Brunner : l'éloquence, le génie, la gloire, tout, jusqu'à l'auréole du martyr. La vie de cet homme extraordinaire est un vrai poème. Né de parents juifs, élevé lui-même dans le judaïsme, il éprouve, tout enfant, une répulsion invincible pour le Talmud. Il se sauve du toit paternel, se réfugie à Prague, à Vienne, étudie la médecine, obtient une chaire de professeur et s'élance à grands pas vers la célébrité. Puis, tout à coup, ce Juif, ce savant devant lequel s'ouvrait une si magnifique carrière, s'arrête, frappé comme saint Paul sur le chemin de Damas. Il embrasse le catholicisme, quitte le monde, devient prêtre et religieux. Dieu sait partout et toujours susciter les prophètes dont une époque a besoin. En ce temps-là, la chape de plomb du jésuitisme pesait encore lourdement sur l'Église : c'était l'âge d'or du quiétisme hiératique et de la bureaucratie paroissiale. Pour réagir contre cette torpeur mortelle, un homme énergique, aux décisions spontanées, était indispensable. Veith fut longtemps cet homme. Prédicateur à la cathédrale, il sut attirer au pied de sa chaire l'élite de Vienne et enseigner de nouveau la doctrine catholique, oubliée ou méprisée depuis cinquante ans ; écrivain de talent, il publia des travaux apologétiques de premier ordre, et exerça une action puissante sur le jeune clergé ; homme d'action, il fonda à Vienne le *Katholikenverein*, une association qui eût avancé la ruine du jésuitisme si l'archevêque ne s'était pas lui-même mis en travers. Mais Veith gênait la nécropole ecclésiastique de la capitale. «On m'assomma, dit-il, avec la crosse épiscopale», et on l'obligea à donner sa démission.

Lorsque Brunner connut Veith, cet apôtre occupait encore la chaire de la cathédrale. Ils se virent chaque semaine au moins une fois, et dans de longs entretiens le vicaire de Petersdorf puisa cet amour profond et intrépide de l'Église dont il donnera tant de preuves. Il compléta en quelque sorte son éducation d'apologiste et de polémiste, et c'est sans doute sous l'inspiration et la direction de Veith qu'il publia ses premiers travaux. Brunner débuta par un recueil de prières, et ce fait est à remarquer. Le satirique batailleur était d'une grande piété et, vers la fin de ses jours, un de ses derniers ouvrages sera encore un livre d'oraisons. Mais bientôt il s'essaya dans un autre genre, qui fut et resta son vrai domaine. Il composa le *Babenberger Ehrenpreis*, une histoire en vers, et, bientôt après, un roman intitulé : *Des Genie's Malheur und Glück*, où perce déjà la veine humoristique et satirique. Ces deux ouvrages eurent un succès considérable ; on s'en occupa à Vienne, et Brunner devint presque célèbre du premier coup.

Le bruit de cette renommée naissante pénétra jusque dans les bureaux du consistoire, et on juge de l'effet qu'y

produisirent ces écrits. Eh quoi ! ce jeune étourdi persistait à avoir de l'esprit, à rester réfractaire au moule josphiste ! Il était donc incorrigible ! Du moins, on faisait un effort suprême pour le mater. Et tandis que les catholiques intelligents de Vienne se félicitaient de voir surgir un prêtre de talent, la bureaucratie chercha à l'assommer, en l'envoyant comme curé intérimaire à Wienerherberg, un pauvre village situé bien loin sur les frontières de la Hongrie !

Il y avait alors dans le diocèse de Vienne et dans le reste de l'Autriche des paroisses où le curé devenait forcément paysan s'il voulait vivre, car il n'avait d'autres ressources que les revenus de ses terres qu'il était obligé de cultiver lui-même. Wienerherberg appartenait à cette catégorie ; en y arrivant, Brunner trouva un presbytère humide, délabré, une grange, des étables, bref, la demeure d'un paysan peu aisé. A ce spectacle, il éprouva un sentiment d'amère tristesse ; ce qui lui serrait le cœur, ce n'était pas seulement la misère qui sortait de ces murs dénudés, c'était aussi la vision rapide et terrifiante des occupations qui l'attendaient. Les loisirs que lui avait laissés jusqu'alors le ministère paroissial, il les consacrait à ses chères études. Or il prévoyait qu'ici son genre de vie serait tout autre : rentrer les moissons, faire battre le blé, vendre le grain et la paille, acheter des vaches, trafiquer de la laine de ses moutons, surveiller les ouvriers, gourmander le valet de ferme et la *Saumagd* ; autant de métiers qui tueraient l'écrivain ! Comment ne pas être douloureusement impressionné ? Mais l'abbé Brunner était trop philosophe pour se désoler longtemps ; il fit contre mauvaise fortune bon visage et entra avec beaucoup de sang-froid dans son rôle de curé-paysan. Il gagna si bien la confiance de ses paroissiens, qu'à la suite d'un sermon sur l'esprit de paix et le malheur des procès, ils le choisirent d'un commun accord pour leur juge dès qu'ils auraient un litige. Il administra ses propriétés tant bien que mal, plutôt bien que mal, et il nous raconte fort gaiement les discours laconiques qu'il adressait aux marchands lorsqu'ils essayaient de dénigrer son blé.

Malgré ses succès en agriculture, il fut très heureux lorsque le consistoire nomma un curé définitif à Wienerherberg ; c'était la délivrance pour lui. On l'envoya comme vicaire à Altlerchenfeld, une paroisse de Vienne ne renfermant à peu près que des ouvriers, par conséquent, un champ d'activité très vaste pour la charité et l'esprit d'observation de l'abbé Brunner. Il y déploya un grand zèle, surtout parmi les enfants et les jeunes ouvriers.

L'apostolat ne l'empêcha pas de reprendre ses travaux littéraires. En même temps qu'il achevait, en 1843, son volume du *Fremde und Heimath*, il préparait et méditait une série de poèmes qui parurent coup sur coup les années suivantes. Il ne tarda pas à devenir une des personnalités littéraires les plus en vue de Vienne et de l'Autriche.

Les dignitaires du consistoire, qui lui avaient refusé tout talent, essayèrent en vain de l'étouffer sous l'éteignoir. Ce jeu ridicule n'était plus de mise ; il fallait bien admettre que ce vicaire, qu'on avait promené des confins de la Moravie aux frontières de la Hongrie, était un écrivain puissant. On se résigna avec colère et peut-être aussi avec tremblement. Sous le poète satirique, on devinait l'adversaire redoutable du josphisme ; on prévoyait que tôt ou tard il ferait siffler son fouet autour des tempes de tous les bureaucrates qui régentaient l'Église. On n'osait plus l'attaquer de front ; on feignit de l'ignorer. Alors qu'on accordait de grosses prébendes, des chaires de théologie à des esprits faibles, voire même à de futurs apostats, on ne trouvait aucun poste convenable pour le vicaire d'Altlerchenfeld.

La société laïque, il faut bien le reconnaître, fut plus intelligente et plus juste. Dès la publication des *Babenberger*, l'abbé Brunner fut recherché par les personnages les plus éminents, entre autres par le baron de Hugel, diplomate instruit qu'une *Histoire de la révolution d'Espagne* avait signalé à l'attention de Metternich. Hugel avait un salon littéraire comme Jarke ; Brunner en devint l'un des principaux ornements. Sa brillante conversation, où éclataient à la fois sa science, son esprit caustique et sa bonhomie, lui gagnait toutes les sympathies. On l'admirait beaucoup dans ces milieux lettrés, et chaque fois qu'un de ses volumes paraissait, on le lisait, on le commentait chez Jarke aussi bien que chez le baron de Hugel. A l'apparition du *Nebeljungenlied*, ce fut un véritable enthousiasme. Hugel exaltait cette satire, la citait à tout venant et, durant quelques semaines, sa première question était partout : «Avez-vous lu les *Nebeljungen* ?» Un soir, Brunner arriva chez Jarke, qui était entouré d'un cercle d'amis. «*Lupus in stabulo*, s'écria Jarke ; vous venez à propos», et il continua à lire le nouveau poème du vicaire.

Cette lecture allait devenir pour Brunner l'occasion d'une nouvelle phase dans sa vie. Parmi les auditeurs se trouvait l'évêque hongrois Lonowicz. Ce prélat était intime avec le prince de Metternich ; il crut, non sans raison, qu'il y aurait plaisir et profit pour le puissant ministre à connaître de près ce vicaire-poète qui trahissait une connaissance si profonde de la science et de la politique contemporaine. Il lui en parla à sa première visite. Comme le baron Hugel s'était exprimé avec la même admiration sur le compte de Brunner, la curiosité du prince fut vivement piquée. Lui qui connaissait tant d'évêques sans intelligence fut étonné d'apprendre que, dans les faubourgs de Vienne, il y avait un simple vicaire qui était un homme de génie. Le 18 mai 1845, un petit billet incitait l'abbé Brunner à se présenter au palais de Son Excellence le prince-chancelier.

#### IV - L'ABBÉ BRUNNER ET LE PRINCE DE METTERNICH

A ne juger que par les apparences, ces deux hommes n'étaient guère faits pour s'entendre. Entre le ministre et le vicaire il n'y avait presque pas d'idées communes, pas d'atomes crochus, ni sur le terrain politique ni sur le terrain religieux. Metternich était ou paraissait être le partisan irréductible de l'absolutisme en Europe. Il considérait la révolution française comme une œuvre de destruction, et ce grand mouvement politique et social lui inspirait une aversion invincible. Il voulut à tout prix préserver l'Autriche de la contagion révolutionnaire, et, dans ce but, il avait inauguré un système de répression qui aurait réussi si la violence pouvait enrayer la marche des idées. Il avait entouré l'empire d'un véritable mur chinois, arrêtant à la frontière tout livre, tout journal suspect de libéralisme. A l'intérieur, il avait organisé une police sévère, fait de l'Église elle-même un instrument de sa police et établi une censure rigoureuse qui eût volontiers banni l'Évangile, parce qu'il y est question de liberté.

Si le ministre avait confiance en ce régime, le vicaire d'Altlerchenfeld le trouvait simplement absurde. A ses yeux, le mur chinois de Metternich était en papier, comme d'ailleurs tous les travaux de défense de l'absolutisme, et il était persuadé que le vent de la révolution le balayerait en une nuit. Il souffrait de voir l'Église ravalée au rôle ingrat de gendarme ministériel. Comme le despotisme gouvernemental soulevait des haines farouches, l'Église partageait fatalement cette impopularité et sacrifiait ainsi son autorité. Elle perdait doublement à ce jeu cruel : d'une part, elle était as-

servie par l'Etat qui la protégeait ; de l'autre, le peuple lui reprochait d'être l'appui de la tyrannie. L'abbé Brunner voyait toutes ces conséquences funestes se dérouler, et il se déclara l'adversaire décidé de l'absolutisme. Il revendiquait la liberté pour le peuple et pour l'Eglise.

Metternich ignorait-il les idées politiques du jeune vicaire ? Ou bien éprouvait-il le besoin d'entendre un autre son de cloche que celui des bureaux ministériels ? Quoi qu'il en soit, il désira voir le poète satirique. Il avait d'ailleurs un motif ou un prétexte tout trouvé pour nouer des relations avec lui ; il désirait être renseigné sur le mouvement catholique allemand qui sévissait en Prusse, et Brunner était l'homme le plus capable de l'en instruire.

Ronge, un prêtre apostat de la Silésie, pour dissimuler des passions très vulgaires, avait levé l'étendard de la révolte et annoncé dans un pamphlet retentissant la fondation de *l'Eglise catholique allemande*. Le gouvernement prussien encourageait de toutes ses forces les menées de ce singulier réformateur, et on vit Ronge, escorté de quelques collègues mariés, faire un voyage triomphal à travers l'Allemagne. Le bruit de ces saturnales arriva jusqu'à Vienne, et le prince-chancelier était heureux d'en causer avec un prêtre intelligent.

La première entrevue de Metternich et de l'abbé Brunner fut très cordiale. Au premier moment, le vicaire était un peu ému. N'avait-il pas devant lui l'un des hommes les plus illustres et les plus puissants de l'Europe, et cet homme n'était-il pas la personnification de l'absolutisme ? Or lui-même détestait ce système : comment se tirer d'affaire ? Le ministre s'empressa de mettre à son aise son jeune interlocuteur. Il commença par déclarer que la situation de l'Eglise autrichienne était loin de le satisfaire. «Dès lors, raconte Brunner, je me sentis sur un terrain solide. Comme, au cours de la conversation, je me permis de faire une observation contraire aux idées du prince, je m'en excusai. Il me répondit avec un fin sourire : «Si je désirais vous entendre répéter uniquement mes propres idées, il était bien plus simple de ne pas vous parler du tout». A partir de ce moment, la conversation prit un tour très dégagé. L'abbé Brunner s'étant étonné que le chancelier n'agît point, bien qu'il fût convaincu de la situation intenable de l'Eglise, Metternich lui dit ces paroles : «Voyez-vous, depuis des années, partout où les choses vont de travers, on met mon nom en avant. Mais, en réalité, ma sphère d'influence est beaucoup plus restreinte qu'on ne pense communément. Je ne la franchis jamais, je préfère subir les injures, c'est un de mes principes».

A sa grande surprise, Brunner se trouvait en face d'un Metternich tout autre que celui de la légende. Il le reconnaît dans ses *Mémoires* et il insiste même sur ce point. Le prince était devenu le prisonnier de son système. Tout en étant chancelier et président du cabinet, il n'avait ni l'initiative ni la direction des mesures gouvernementales dont on lui faisait endosser la responsabilité. Le mal se faisait au-dessous et en dehors de lui, et très souvent on lui a reproché des mesures tracassières dont il n'avait même pas eu connaissance. Brunner eut l'occasion de le constater personnellement en plus d'une circonstance, et comme il n'est nullement flatteur de sa nature, on fera bien de consulter ses *Mémoires* avant de juger et de condamner Metternich.

Lorsque le prince, passant à un autre sujet, demanda ce qu'il fallait penser du catholicisme allemand, Brunner n'hésita pas à dire que la religion n'avait rien à y voir et que le ronganisme était un mouvement purement révolutionnaire. «Les gouvernements, ajouta-t-il, qui favorisent ce mouvement font preuve de légèreté et d'aveuglement. On leur fait accroire que l'attaque est dirigée contre l'Eglise catholique, mais dans un avenir peu éloigné, quand la toile tombera et que le drame commencera, les gouvernements seront roués de coups avec les bâtons qu'ils auront distribués aux démagogues».

L'avenir donna raison à Brunner, car, trois ans plus tard, la Prusse s'aperçut pour son propre malheur que le ronganisme était une forme hypocrite de la Révolution. Metternich fut très frappé de la justesse des réflexions du vicaire, et il le chargea de lui rédiger un rapport sur cette question.

Le rapport fut achevé en peu de semaines. Après en avoir pris connaissance, le chancelier conçut une admiration encore plus vive pour ce jeune prêtre doué de tant de clairvoyance. Dans la suite, il eut de fréquents entretiens avec lui, et lui demanda des mémoires sur divers problèmes de politique et de religion. Brunner était pour ainsi dire devenu son conseiller intime, et à diverses reprises son confident.

Metternich voulut attacher officiellement à son service le jeune prêtre qu'il honorait de ses confidences. Il en parla à l'évêque Lonowicz et au nonce, Mgr Altieri, et comme ces deux personnages appréciaient beaucoup Brunner, ils en eurent une grande joie. L'abbé Brunner lui-même fut moins enthousiaste. Il confia au baron Hugel qu'il lui serait pénible d'être arraché au ministère pastoral. Il tenait d'autant moins à entrer dans l'administration, qu'il apercevait la jalousie féroce et la haine de toute la bureaucratie ecclésiastique. Le consistoire était en émoi depuis qu'on savait le vicaire d'Altlerchenfeld bien en cour auprès du chancelier.

On eût volontiers expédié Brunner, non plus seulement sur les confins de la Hongrie, mais chez les Turcs, tant son talent, son influence et son prestige offusquaient. Mais comment toucher à l'homme de confiance du prince-chancelier ? Et pourtant, si Brunner allait réellement mettre les mains dans les rouages de l'Eglise josphiste et déranger le paradis de la bureaucratie imbécile, quel trouble ! On n'osait en parler, on y songeait avec effroi !

Le vicaire d'Altlerchenfeld les débarrassa de ces craintes angoissantes. Comprenant d'avance l'inutilité de ses efforts, il préféra garder son indépendance. Il remercia le prince de la bonté qu'il lui témoignait et refusa d'entrer soit aux archives, soit au département des cultes.

Une démarche qu'il dut faire au nom de Metternich le confirma pleinement dans sa réserve. Le ministre le pria de passer chez le conseiller d'Etat Justel, le bureaucrate le plus important des cultes. Ce vieillard octogénaire était le prêtre le plus décoré, le plus titré et le plus funeste de l'Empire. Du fond de son cabinet, il gouvernait l'Eglise, de temps immémorial, nommant les évêques, les chanoines, les curés ; imposant les lois aux consistoires diocésains, disposant de toutes les fonctions et de toutes les dignités ecclésiastiques. Rien ne se faisait sans lui ; il était plus qu'un archevêque, il se mettait au-dessus du Pape. Devant ce petit homme ratatiné, tous les candidats tremblaient ; il n'avait jamais vu que des prêtres pliés en deux comme une supplique, - le mot est de Brunner, - parce que les ambitieux étaient prêts à toutes les bassesses. L'abbé Brunner, qui ne connaissait que trop «ce faiseur d'évêques et d'archevêques», se fût volontiers soustrait à la corvée d'une pareille visite ; mais la politesse ne lui permettait pas de reculer, et il se présenta au conseiller d'Etat. On peut dire sans exagération que Justel n'avait jamais entendu que des flatte-

ries dans son cabinet. Pour cette fois, il dut se passer de l'ambrosie dont il se nourrissait habituellement. Il reçut le jeune protégé de Metternich avec une affabilité pleine de condescendance et, sachant que le ministre voulait l'employer aux cultes, il le sonda pour connaître ses idées sur la situation ecclésiastique. Le vicaire d'Altlerchenfeld le dispensa des préliminaires diplomatiques. Il lui exposa, avec autant de calme que de netteté, tout ce qu'il pensait de l'Eglise josphiste. Il ne craignit pas de dire que l'édifice était vermoulu et qu'il s'écroulerait prochainement, ensevelissant sous ses ruines les retardataires qui tenteraient de le soutenir. «Il est naturel, dit Brunner, que ma thèse n'était pas faite pour plaire à un vieillard dont elle dérangeait toutes les habitudes». Son étonnement fut extrême. Dans d'autres circonstances, il eût mis à la porte l'impertinent qui ne disait pas *Amen* à ses oracles. Mais, prudent comme il l'était, il songea à Metternich et il se contenta de congédier le modeste vicaire, en lui disant d'un air pincé : «Jeune homme, quand j'aurai besoin de vos conseils, je vous les demanderai». Décidément, Brunner gâtait sa carrière : il déplaçait souverainement aux bureaucrates !

Cette disgrâce, comme bien l'on pense, n'eut pas le don de le troubler. Il rit de bon cœur de l'effroi qu'il avait causé au conseiller d'État Justel et poursuivit ses travaux littéraires. Au *Nebeljungelied* succéda cet autre poème satirique : *Der deutsche Hiob*, puis la défense de l'historien Hurter, enfin un roman. Metternich continua à s'intéresser à ces études, et il manda fréquemment le poète au palais.

Il l'eut en si haute estime, qu'en 1846 il alla jusqu'à lui confier une sorte de mission diplomatique. Au mois de mai, Brunner partit pour l'Allemagne et la France. Le chancelier l'envoyait dans ces deux pays pour y étudier la situation politique et tâter en quelque sorte le pouls à l'Europe. L'optimisme longtemps inébranlable du prince commençait à baisser depuis quelques années. Les rapports de ses agents diplomatiques à l'étranger n'étaient rien moins que rassurants. En Autriche même, Brunner et d'autres amis lui signalaient des symptômes qui l'inquiétaient. De temps à autre, il entendait en Europe des craquements sinistres qui présageaient des orages, sinon la catastrophe. Il voulut avoir des informations plus complètes et plus précises et il pria le vicaire d'Altlerchenfeld d'entreprendre un voyage d'exploration.

Le diplomate ainsi improvisé se mit en route avec un paquet de lettres qui l'accréditaient auprès des personnages les plus illustres des villes par où il passait. Soit modestie, soit discrétion professionnelle, Brunner ne parle presque pas de cette mission dans ses *Mémoires*. Mais nous savons par le résultat qu'il avait bien observé et bien interprété les faits. A son retour à Vienne, il consigna ses observations dans un rapport qu'il remit au prince de Metternich. La conclusion de ce document curieux, qui doit se trouver dans quelques archives de Vienne, est une nouvelle preuve que Metternich avait bien placé sa confiance. «Dans deux ans au plus tard, déclarait le rapport de Brunner, la révolution éclatera en Europe». C'était en 1846 que cette prophétie était faite à Metternich.

Brunner ne pouvait et ne voulait pas chanter sur les toits ce qu'il avait constaté et ce qu'il croyait entrevoir. Il lui sembla néanmoins que le public avait droit à un avertissement aussi bien que le chancelier, et il chercha le moyen de le lui donner. Il choisit la forme du roman allégorique. Vers la fin de l'année 1847 parut à Ratisbonne un roman en deux volumes, intitulé : *Die Prinzenschule zu Mœpselglück*. En tant que roman, le livre était assez médiocre ; mais les allusions qu'il recouvrait ne laissaient pas que d'être piquantes. C'était une satire plus ou moins gaie de la vie des cours allemandes, des intrigues qui s'y nouaient, des systèmes politiques qui y étaient en honneur, de l'éducation qu'on y donnait aux princes. *Mœpselglück* pouvait être aussi bien l'Autriche qu'un grand-duché quelconque : partout régnaient les mêmes vices, s'étaient les mêmes travers, partout les gouvernements commettaient les mêmes fautes, partout l'asservissement de l'Église amenait les mêmes résultats.

La peinture de Brunner n'était donc nullement une charge ; il avait, au contraire, adouci les couleurs, au risque de demeurer en deçà de la vérité. On lui en voulut néanmoins d'avoir ainsi mis à nu les misères de *Mœpselglück*. On l'accusait d'avoir travesti la réalité et de s'être érigé en prophète de malheur. Le dernier chapitre du livre incriminé portait ce titre : *L'avenir de l'unité allemande, les suites du régime politique de Mœpselglück, et un bon nombre d'événements extraordinaires*. Au-dessous de ce titre il n'y avait... qu'un grand carré tout noir. Cette tache si éloquente, c'était l'abîme où devait s'engouffrer l'Allemagne. On ne voulut pas le croire. En général, les malades n'aiment pas que le médecin leur annonce l'imminence du dénouement. Ils préfèrent être entretenus dans des espérances chimériques et s'endormir du dernier sommeil en se cramponnant à la vie. A la veille de 1848, les Viennois ressemblaient la plupart à ces pauvres malades. De là l'aigreur avec laquelle ils reprochaient à Brunner la tache noire.

Tout le monde, il est vrai, ne partageait pas le même aveuglement. Metternich n'osa plus guère s'abandonner à de dangereuses illusions. D'autres personnes haut placées furent également frappées de la ressemblance du tableau qu'avait tracé Brunner, et eux aussi croyaient à la tache noire. M. de Bombelles, le précepteur de l'archiduc François-Joseph, l'empereur actuel, fut de ce nombre. «Je suis absolument d'accord avec vous», dit-il à l'abbé Branner ; puis il ajouta : «Nous sommes sur un volcan... J'ai le secret pressentiment que de grands malheurs vont descendre sur l'Autriche ; nous sommes au bord du gouffre».

Quelques semaines plus tard, le gouvernement autrichien s'effondrait dans le sang ; la tache qu'avait montrée l'abbé Brunner s'appelait : la Révolution.

## V - LA RÉVOLUTION DE 1848 : L'ABBÉ BRUNNER JOURNALISTE

Un matin de l'année 1848, Son Excellence le conseiller d'État Justel, commandeur de l'ordre de Léopold, prévôt mitré de la collégiale de Wissehrad, chef suprême de l'Église d'Autriche, se rendit comme d'habitude à son bureau ministériel pour y remplir les fonctions de vice-dieu. Il cheminait paisiblement, étranger au monde extérieur, absorbé par cette pensée unique et consolante qu'il faisait mouvoir à son gré quarante ou cinquante évêques, des milliers de chanoines et de curés, et qu'il distribuait crosses et camails selon son caprice. Ce doux rêve l'enchantait sans doute au moment où, le sourire stéréotypé sur les lèvres, il ouvrit la porte de son cabinet. Mais quel spectacle s'offre à ses regards consternés ! Si un vieux bureaucrate de quatre-vingt-trois ans pouvait être foudroyé par la surprise, Justel l'aurait certainement été. Impossible de reconnaître le théâtre de ses exploits : qu'on en juge ! Dans les casiers où il rangeait depuis un demi-siècle les vertus épiscopales, les humilités ecclésiastiques, les dons administratifs du Saint-Esprit, les qualités policières, et aussi les défauts ultramontains, les tendances romanisantes, les velléités de talent in-

tempestif, s'étaient délicieusement les plus fines sucreries de la terre. A la place des dossiers où dormaient les flatteuses qui avaient servi de marchepied à tant de dignitaires, on avait amoncelé les gâteaux les plus variés et les plus succulents. Et puis à la table même où le conseiller d'Etat avait revêtu de violet et d'hermine tant de mannequins vivants ou du moins articulés, des gamins au béret blanc étaient en train de fabriquer des bonshommes en sucre de nuance variée.

C'est sous cette forme si douce et si amère à la fois, que la Révolution se révéla au tout-puissant prélat. Jusqu'alors il n'y avait pas cru. Malheureusement pour lui, il avait compté sans la garde nationale. Celle-ci s'était installée à la Hofburg pour la défendre, - ou pour l'attaquer, on ne savait au juste, - et elle avait envahi les appartements des pâtisseries de la cour. Chassés de leur demeure, les pâtisseries avaient pris leurs ustensiles et leurs matériaux et étaient allés s'établir dans le premier local disponible. Le hasard, qui a de cruelles ironies, les avait amenés dans le bureau de Justel, et ils s'en étaient emparés sans scrupule.

Le désarroi qui régnait dans le cabinet de Son Excellence le conseiller d'Etat était une image assez fidèle de ce qui se passait à Vienne et dans toute la monarchie. Non pas qu'on eût installé des pâtisseries partout, mais partout on avait bouleversé les casiers de la bureaucratie. La tache noire de Brunner était énorme et allait en s'élargissant. A peine le trône de Louis-Philippe avait-il été renversé, que les éclairs de l'orage démagogique sillonnaient le ciel de toute l'Europe. En Autriche, le cataclysme était certain. Jarke, l'ami de Brunner, avait dit ce mot : «Quiconque ne veut pas les réformes politiques aujourd'hui doit vouloir la révolution». Malgré tous les avertissements, on avait repoussé les réformes les plus nécessaires : la révolution était arrivée sur l'Autriche comme un torrent impétueux.

Le 12 mars au soir, l'abbé Brunner fit sa visite ordinaire au baron Hugel ; il fut bientôt rejoint par le prince Frédéric de Schwarzenberg, littérateur très distingué qui signait du pseudonyme de Lanzknecht. Les événements du jour formèrent naturellement le thème de la conversation. «C'est fini ! s'écria le prince de Schwarzenberg très ému, c'est fini ! demain commencera la danse, remarquez-le bien, je vous le dis, à cette place». Les deux hommes, en quittant le salon du baron Hugel, traversèrent la Herrengasse, et le prince continua l'entretien commencé : «Lorsque les gens sont aveugles et sourds, dit-il, vous avez beau faire, ils n'entendent pas et ne voient pas». Peu d'années auparavant, Brunner, se trouvant, à table, à côté de ce même prince, lors d'un dîner donné par Hugel, l'avait entretenu de la misère qui régnait dans les quartiers ouvriers de Vienne. «Oui, messieurs, s'était écrié alors le Lanzknecht à la fin du récit, la misère est grande de par le monde, mais le plus grand mal, c'est que nous ne voulons pas nous en préoccuper ; nous nous gavons de truffes grosses comme des têtes d'enfant, et d'autres n'ont pas assez de pommes de terre à manger !» Schwarzenberg, on le voit, était un esprit clairvoyant. La prédiction qu'il fit à Brunner le 12 mars s'accomplit à la lettre, car le lendemain le sang coula dans les rues de Vienne.

Brunner était allé en ville le matin pour se rendre compte des choses ; chemin faisant, il apprit qu'il y avait eu des scènes très violentes à la Chambre et en même temps il vit sur divers points des mouvements de troupes inusités. D'une fenêtre de la maison habitée par le prince Lœwenstein Rosenberg, il fut témoin du premier choc entre la force armée et la multitude ; une décharge formidable et les cris de désespoir qui la suivirent lui annoncèrent que la danse commençait effectivement. Il rentra au presbytère de Altlerchenfeld avec la conviction que tout un ordre de choses s'écroulait et avec la volonté ferme de défendre l'Eglise au milieu de ce chaos.

L'Eglise était, en effet, un point stratégique très menacé et absolument abandonné ; ce que Brunner avait prévu et redouté se réalisait dans des conditions effrayantes. Par son inféodation imprudente à l'Etat-police, l'Eglise josphite assumait tous les mécontentements et toutes les haines que méritait l'absolutisme ; ce n'est pas qu'elle eût été bien coupable, car elle s'était fait surtout du tort à elle-même, mais la passion ne raisonne pas. La foule déclara la guerre à l'Etat, et comme l'Eglise passait pour être l'alliée et la complice du gouvernement, on s'en prit d'abord à l'Eglise. Pendant de longues semaines, les prêtres étaient insultés tous les jours dans les rues de Vienne ; c'était à qui leur lancerait le plus de boue au visage, à qui les accablerait de plus de menaces. Les cris : «A la lanterne les calotins !» retentissaient souvent, et l'abbé Brunner entendit lui-même un petit Juif excitant un groupe de soldats à «pendre ce curé».

Les outrages ainsi vociférés dans la rue n'étaient encore rien, comparés à ceux qui paraissaient chaque matin dans les brochures et les journaux. Lorsque la liberté de la presse naquit, en quelque sorte d'elle-même, il sortit du sol pourri de la capitale une quantité de journaux qui se faisaient un devoir d'insulter l'Eglise et le clergé. Rédigées le plus souvent par des Juifs, ces feuilles bafouaient la religion chrétienne avec une effronterie inouïe. L'Eglise était à la merci de ces scribes israélites et de la canaille ameutée par eux.

Comme le régime de Justel n'avait ni soupçonné le danger ni préparé la résistance, son impuissance éclata au grand jour. Il eût fallu des apologistes savants et lettrés, et le josphisme avait étouffé systématiquement tout talent chez le clergé ; il eût fallu des hommes d'un zèle intrépide, et on avait éteint toute flamme religieuse pour ne cultiver que «l'humilité» ; il eût fallu des prêtres dévoués au peuple, en contact perpétuel avec lui, et Juste ! ne connaissait que la personne sacrée de l'empereur et celle, non moins sacrée, de tous les bureaucrates supérieurs. Une semblable Eglise n'inspirait ni sympathie, ni respect, ni dévouement ; au jour du péril, tout le monde la traita comme firent les pâtisseries de la cour. On supprima son bureau, et elle n'exista plus.

Quand les Justel sont délogés et que les pâtisseries prennent leur place, c'est le moment pour les âmes héroïques de paraître sur la brèche et de ramasser dans la poussière le drapeau qu'ont laissé choir des mains trop faibles ou trop lâches. Ainsi fit l'abbé Brunner ; l'heure d'agir était arrivée pour lui.

A qui veut combattre, il faut des armes convenables ; quelles armes devait choisir le vicaire d'Altlerchenfeld ? Le grand évêque Ketteler disait une fois que si saint Paul vivait de nos jours, il serait journaliste. Brunner fonda un journal. Avec l'esprit de prévoyance qui le caractérise, il avait voulu forger son arme avant que la tempête n'eût éclaté. On se rappelle comment l'archevêque de Vienne l'en avait empêché. Maintenant tout était par terre dans l'Eglise, l'obstacle était levé, et l'abbé Brunner résolut de créer un organe franchement catholique et populaire. «Il fallait du courage, dit-il dans ses *Mémoires*, pour tenter une pareille entreprise en face de la meute radicale, alors que l'on ne pouvait espérer de secours de personne». Il la tenta néanmoins et, quelques jours après la sanglante échauffourée du 13 mars, il publia le programme de la *Wiener Kirchenzeitung*.

L'annonce seule de ce journal fut déjà un événement. Le poète journaliste avait mis en vedette ces mots : Liberté de l'Église, qui était tout un symbole. Liberté de l'Église ! c'était un cri de délivrance après soixante ans de servitude, un cri de guerre dirigé contre tout un système néfaste, un cri de ralliement pour tous les prêtres et tous les catholiques de bonne volonté. La liberté avait été indignement foulée aux pieds par la bureaucratie josphiste ; il s'agissait de débarrasser l'Église de toutes les bandelettes et de toutes les chaînes dont on l'avait enveloppée et de lui redire le mot du Christ à Lazare : « Marche ! » *Veni foras !* La liberté de l'Église était d'autre part fortement menacée par la démagogie triomphante et les sectes maçonniques ; besoin était de faire face à ces nouveaux ennemis, presque aussi dangereux que le josphisme.

Brunner entra en campagne avec une ardeur toute juvénile et il déploya, comme journaliste, un talent et un courage merveilleux. Il était à peu près seul à soutenir tout le poids de la lutte ; Veith combattait sur un autre terrain. Il fut à la hauteur de sa tâche. Depuis le mois de mai jusqu'aux journées sanglantes d'octobre, pendant le régime de la terreur et sous le système de la répression, il continua à publier son journal, sans se soucier des critiques ou des attaques, n'ayant qu'un mobile : l'amour de la religion ; et qu'un but : l'affranchissement de l'Église.

Aussitôt que les flots de la Révolution se furent retirés, la vieille bureaucratie s'empressa de sortir des trous où elle s'était blottie pendant la tourmente. La *Wiener Kirchenzeitung* se trouva devant elle comme un reproche, comme un témoin gênant et surtout comme une menace. Les pâtisseries avaient quitté l'appartement du conseiller d'Etat Justel, débarrassé ses casiers, enlevé leurs confitures et leurs gâteaux. Son Excellence aurait voulu supprimer également le journal du vicaire d'Altlerchenfeld. Le séminariste Brunner avait dit, en 1837 : « Ou le système tuera l'Église ou l'Église tuera le système ». Devenu journaliste, il combattit pour l'Église contre le système, et il avait assez de talent et de ténacité pour sortir victorieux de ce duel. On ne s'en doutait que trop dans l'entourage de Justel et on mit tout en œuvre pour tuer la *Wiener Kirchenzeitung* et désarmer son vaillant rédacteur. L'abbé Brunner avait beau défendre les intérêts religieux avec un succès éclatant et servir de point de mire aux coups des Juifs et des radicaux, tout cela n'était rien, puisqu'il était l'ennemi du josphisme. Avant tout, il fallait sauver le système, dût-on, à cet effet, faire cause commune avec les pires ennemis des catholiques.

Nous allons voir le poète satirique faire face à ce double adversaire et résister à la fois à ses supérieurs ecclésiastiques qui lui reprochaient ses doctrines ultramontaines, et à la presse sectaire et juive qui lui en voulait d'être un si ferme défenseur du christianisme. Ce spectacle est hautement instructif et il est tout à la gloire du jeune ami du prince de Metternich.

## VI - L'ABBÉ BRUNNER AUX PRISES AVEC LE JOSÉPHISME

Le premier numéro de la *Kirchenzeitung*, paru le 25 avril 1848, ne laissa aucun doute sur les intentions militantes de l'abbé Brunner. L'article de tête, un pur chef-d'œuvre, fut une charge à fond contre les réformes ecclésiastiques de Joseph II et, par le fait même, contre la situation présente. Après avoir montré comment l'empereur-sacristain avait détruit toute l'organisation sociale, anéanti les corporations, les libertés municipales, les droits des corps de métiers, l'auteur dépeignit avec une grande maîtrise l'influence de ces bouleversements sur la religion.

Il faudrait citer tout ce passage, tant il est superbe ! Mais comment traduire la langue originale et savoureuse de Brunner ? « L'Etat, dit-il, ne voulut pas que l'Église se gouvernât elle-même ; Sion ne devait plus être sa propre gardienne. On créa, pour veiller sur elle, un colosse semblable à celui qui était apparu à Nabuchodonosor, tout aussi fragile, quoique formé de matériaux différents. La tête de la statue qu'avait vue le roi de Babylone était d'or, sa poitrine et ses bras d'argent, son ventre et ses flancs d'airain, ses jambes de fer et ses pieds d'argile. Une pierre descendit de la montagne, vint frapper le pied du colosse et le renversa... La pierre redoutable, lancée par une main mystérieuse, allait-elle respecter le colosse de la bureaucratie ? Ce géant de papier se dressait terrible en face de l'Église. Sa tête était un vaste encrier, ses cheveux des plumes, ses mains et ses pieds des rouleaux de papier, son corps une masse informe de dossiers, ses nerfs de la colle ; ses yeux étaient remplis de sable, et c'est pourquoi l'avenir lui était caché ; il se nourrissait de rapports et ne respirait d'autre air que la faveur des princes ; il gouvernait avec des décrets et ne craignait qu'une chose, l'esprit vigilant de Sion, le lion vigilant de Juda. Quoi d'étonnant que ce colosse se félicitât de voir Sion endormie et favorisât son sommeil. Il est plus facile de surveiller celui qui dort que celui qui a les yeux ouverts. Quoi d'étonnant qu'il fat enchanté de tenir le lion de Juda prisonnier ? Il pouvait ainsi le lier plus aisément avec ses chaînes de papier, et l'envelopper dans ses filets de rubriques !... »

Le tableau était saisissant de vérité. Le monstre était bien là tel que l'avaient entrevu les adversaires du josphisme. Brunner le dévoilait pour le signaler au mépris et à l'indignation de tous. On le voyait trôner dans sa vaste boutique qui s'appelait chancellerie ou consistoire. Le long des murs s'étagaient d'innombrables registres où se trouvait consignée toute la vie religieuse permise en ce lieu : d'un côté, baptêmes, premières communions, mariages, enterrements ; de l'autre, nominations, déplacements, promotions et disgrâces. Dans les coins s'élevaient d'immenses monceaux de rapports, des liasses d'assignations, de jugements et de condamnations. Des serviteurs laïques et ecclésiastiques se promenaient ou plutôt se glissaient comme des ombres d'un rayon à l'autre, d'un angle à l'autre, s'inclinant chaque fois qu'ils passaient devant le monstre. Deux trous pratiqués dans deux parois opposées communiquaient ici avec les ministres et la préfecture de police, là avec les évêchés. Par l'une de ces ouvertures arrivaient des ordres et des réprimandes qu'on s'empressait de transmettre par l'autre sans même les examiner ni les comprendre. Le dieu qui contemplait cette pieuse activité versait des larmes d'encre sur ses fidèles adorateurs.

En pénétrant la première fois dans ce temple, les profanes éprouvaient un vrai saisissement. Ils étaient de deux sortes : les uns voulaient arriver, et ceux-là faisaient comme le renard introduit dans l'ancre du lion ; les autres avaient des haut-le-cœur et juraient qu'on ne les reverrait plus.

Brunner fut de ces derniers, avec cette différence toutefois qu'il se promit de troubler ce foyer de pestilence. Il ne pouvait, hélas ! avoir l'ambition de modifier les habitudes du temple, d'expulser l'idole, de changer le personnel. Il prit une autre résolution : celle de briser les fenêtres, d'enfoncer les portes et les murs pour y laisser pénétrer l'air froid, vivifiant et destructeur du dehors !

Ce fut le rôle de sa *Kirchenzeitung*, et le premier coup fut si bien porté, que les débris de vitres jonchaient partout le sol. L'effet de ce premier numéro fut considérable à Vienne et en Autriche. Dans les rangs de la bureaucratie on fut consterné : les ronds-de-cuir ecclésiastiques, qui croyaient tenir le Saint-Esprit entre les feuillets de leurs registres ; les gardes champêtres en soutane, qui veillaient aux plates-bandes de l'Église officielle avec ses fleurs de zinc et de papier ; toutes ces âmes serviles, qui n'avaient jamais entendu ni toléré une parole libre, eurent des soubresauts d'épileptique en lisant le journal de l'abbé Brunner. On eût dit l'abomination de la désolation. A l'autre pôle, les évêques et les prêtres au cœur vraiment sacerdotal accueillirent la *Kirchenzeitung* avec enthousiasme. Ils avaient enfin trouvé l'interprète de leurs sentiments et de leurs vœux. Tout n'était pas perdu, puisqu'au milieu de l'écroulement universel l'Église du Christ avait un défenseur autour duquel on pût se grouper.

Les craintes des uns, les espérances des autres, étaient-elles justifiées ? Était-on à la veille d'une grande transformation religieuse ? On pouvait se le demander. Toujours est-il que le régime en vigueur jusqu'alors n'était plus viable. Quelques mois avant la catastrophe il avait encore donné des preuves manifestes de son aveuglement et de son incapacité.

Vers le milieu de l'année 1847, en effet, on avait eu à nommer un professeur de religion à la faculté de philosophie de l'université viennoise. Un vicaire de la ville, - qui devint plus tard professeur de théologie à l'université de Tubingue, - le docteur Zukrigl, avait été chargé de l'intérim. Très instruit, très au courant de la philosophie contemporaine, ce prêtre s'était fait aimer et apprécier de la jeunesse studieuse. Il faisait des cours très brillants, dans lesquels il réfutait victorieusement les erreurs philosophiques et théologiques dont fourmillait la littérature du temps. Les parents catholiques se félicitaient de voir les étudiants sous la direction d'un tel maître, et tout le monde s'attendait à voir Zukrigl obtenir définitivement la chaire qu'il occupait. Ce n'était pas l'avis de la bureaucratie ecclésiastique. Elle reprochait au jeune suppléant de faire des cours trop élevés, trop scientifiques, de ne pas assez agir sur le cœur. En un mot, on trouvait qu'il avait trop de science, trop d'esprit et, sans doute, aussi trop d'orthodoxie. On nomma à sa place Fuster, un ancien aumônier du lycée de Goritz, un triste personnage, de mœurs plus que douteuses, et qui avait une réputation détestable.

La nouvelle de cette nomination avait épouvanté le clergé et les catholiques soucieux des intérêts religieux. Outre qu'il était mauvais prêtre, Fuster était ignorant et d'une intelligence médiocre. L'abbé Brunner avait appris cette décision à la table du baron Hugel, et il n'avait pu s'empêcher de dire : «Eh bien ! puisqu'on le veut, on récoltera ce que l'on aura semé. La tempête partira de l'université». C'est ce qui arriva. L'université fut l'un des foyers les plus actifs de l'agitation révolutionnaire, et ce fut précisément Fuster qui, jetant le froc aux orties, se mit à la tête du mouvement. La bureaucratie ecclésiastique avait traité avec une légèreté inqualifiable l'âme de la jeunesse universitaire : celle-ci se vengea en se ruant sur l'Église.

On n'avait pas eu plus d'égard pour l'âme du peuple, et l'abbé Brunner nous rapporte une autre anecdote qui dépeint et condamne le régime. La même année 1847, un ami de Brunner avait rencontré le conseiller d'Etat Justel. On s'était entretenu de choses et d'autres, et le comte X... venant à parler de l'augmentation de la population de Vienne, s'était étonné qu'on n'eut pas aussi multiplié le nombre des églises. Justel avait répondu : «Voyez-vous, l'an passé, j'ai fait la même réflexion que vous. A l'heure ordinaire où je devais quitter mon bureau, je fus un jour surpris par une averse. Obligé de m'arrêter, je me mis à feuilleter un annuaire ecclésiastique du diocèse, et je constatai qu'à Vienne il y avait trop peu d'églises. J'en fis l'observation *en bas* et je demandai des informations». Justel s'adressait *en bas*, c'est-à-dire à l'archevêque. L'Église de Jésus-Christ était *sous* Justel ; lui résidait et présidait au sommet, enveloppé dans sa propre gloire. Pour lui faire remarquer que Vienne manquait d'églises et que le peuple était négligé, Dieu avait été obligé d'envoyer un orage à M. le conseiller d'Etat ; sans cette pluie, Son Excellence ne s'en serait jamais douté.

De tels faits, et d'autres analogues, qui précédèrent de peu la révolution, expliquent amplement l'impopularité dont l'Église était l'objet. Ils expliquent aussi la réaction qui se manifesta dans les éléments sains du clergé et de la population catholique. La *Kirchenzeitung* trouva de l'écho dans toutes ces âmes, et si quelques timorés jugèrent le langage de Brunner dangereux et excessif, si quelques grincheux lui reprochèrent d'avoir trop d'esprit, la majorité fut du côté du vaillant rédacteur. Celui-ci sut se montrer digne de leur confiance et de leur admiration. Par son attitude intrépide, par ses articles exempts d'équivoques, il fit respecter la religion : il sépara la cause catholique de la cause du josphisme, cette odieuse caricature de la véritable Eglise.

Mais ce serait une erreur de croire que la bureaucratie abdiqua pour s'incliner devant le fait accompli. Elle se cramponna à ses casiers avec une obstination farouche, et comme elle reconnut en Brunner un grand ennemi, elle le poursuivit de ses fureurs. L'archevêque de Vienne, qu'on avait honoré d'un charivari, s'était enfui à Kranichberg, et, en son absence, le diocèse était gouverné par l'évêque Politzer, son vicaire général. Mgr Politzer était l'idéal du bureaucrate. Avant la révolution, il avait toujours consciencieusement exécuté tous les ordres du ministère, n'ayant jamais manifesté une idée personnelle, et pour cause. La révolution l'emportant, il resta l'organe docile de la révolution et obéit au comité de salut public après avoir obéi à l'empereur. Le tube ministériel qui communiquait avec l'Église était resté le même : seul, l'un des deux interlocuteurs avait changé ; il portait un bonnet rouge au lieu d'avoir une couronne.

Le comité de salut public s'inquiéta de l'activité apostolique que déployait une partie du clergé sous l'inspiration de Brunner. Il pria l'administration diocésaine de mettre fin à ce désordre. Politzer céda avec empressement aux injonctions du comité et adressa au clergé une circulaire comminatoire qui lui liait littéralement les mains. La situation était critique. La *Kirchenzeitung* était visée, et, avec elle, tous les prêtres sincèrement dévoués à l'Église. Accepter sans protestation la circulaire de Mgr Politzer équivalait à un suicide moral. Brunner ne crut pas devoir décourager la liberté naissante en brisant sa plume. Il entra en lutte avec le vicaire général et publia un article male et fier, où il revendiqua hautement le droit d'agir et de parler. Comme l'occasion s'en présentait, il élargit le débat et déclara ouvertement la guerre au système hérétique que représentait Mgr Politzer. «Nous ne nous attaquons pas aux personnes, dit-il, mais au système... Nous savons de source authentique que, récemment, un évêque autrichien s'est adressé au ministre pour demander des instructions au sujet de l'admission des séminaristes. Pauvre ministère ! pauvre évêque ! et surtout, pauvre Eglise ! En Russie, une pareille soumission au césaropapisme mériterait l'ordre de Stanislas de première

classe avec diamants ; chez nous, cette manière d'agir mérite simplement d'être... portée à la connaissance du public !»

La grande majorité du clergé acclama cette protestation hardie et se sentit soulagée d'un poids énorme. Mgr Politzer médita une vengeance. Quinze jours après la publication de son article, Brunner fut cité à la barre du vicaire général pour répondre de son acte de révolte. Juge étrange que ce vicaire général, qui était en même temps offensé et accusateur !

L'évêque posa les questions sacramentelles : Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

Au commencement de ce siècle, un autre prêtre, Clément Hofbauer, un grand saint que l'Église honore aujourd'hui sur les autels, se trouvait à cette même place où se tenait, en ce moment, l'abbé Brunner. Les bureaucrates en violet, assis sur leurs chaises curules, n'offrirent pas même de siège à l'illustre religieux et lui demandèrent également son nom et sa profession comme à un vulgaire voleur. Hofbauer leur répondit avec une douceur angélique : «Il est généralement reconnu à Vienne que je suis prêtre catholique». Cette réponse lui valut une vive admonestation de la part d'un des chanoines juges. A la vue de tant d'irritation, le saint, qui avait à répondre de je ne sais quel méfait, s'inclina en répondant : «Il ne fait pas bon ici, je m'en vais», et il s'en alla.

Brunner, lui, ne s'en alla point ; il répliqua fièrement : «Je suis rédacteur de la *Kirchenzeitung*. -Non, vous êtes vicaire de la paroisse d'Altlerchenfeld. -Sans doute, mais ce n'est pas à ce titre que je suis devant vous». La séance fut longue et chaude. Avec une supériorité de dialectique incontestable, l'accusé montra ce que le procédé du vicaire général avait d'incorrect, d'antijuridique. Mgr Politzer était embarrassé et vexé. Il était habitué à ne voir devant lui que de pauvres diables tremblant de frayeur. La fermeté, la correction, la science juridique de Brunner, le décontenancèrent ; il jugea à propos de laisser tomber l'affaire, et le journaliste eut cause gagnée.

Du moins, c'était une trêve ! Les hostilités reprurent de plus belle lorsque la bureaucratie revint de l'exil. Car ils étaient presque tous partis de Vienne, les sujets du colosse effondré, laissant à Brunner le soin de défendre la religion au prix de sa vie.

D'autres temps arrivèrent. Le prince de Wndischgrastz avait réussi à terrasser la révolution, et l'ordre fut rétabli à Vienne. Les autorités ecclésiastiques revinrent, peu fières à la vérité, - l'archevêque de Paris était mort sur les barricades, - mais d'autant plus résolues à satisfaire leurs petites rancunes. On avait les yeux fixés sur la *Kirchenzeitung* et son rédacteur : une circonstance tout à fait imprévue ne tarda pas à leur livrer la victime.

Un pauvre curé, celui-là même qui avait remplacé Brunner à Wienerherberg, avait prêché un sermon sur la liberté, l'égalité et la fraternité, et le manuscrit avait été envoyé à la *Kirchenzeitung*. Le sermon était très inoffensif ; l'abbé Brunner ne le publia pas parce qu'il ne le jugeait pas digne de l'impression. La paix rétablie, un fonctionnaire quelconque accusa le curé de Wienerherberg d'avoir prononcé un discours révolutionnaire. L'infortuné prêtre fut arrêté, chargé de chaînes, amené à Vienne entre deux gendarmes pour être livré à la cour martiale<sup>1</sup>. La police apprit que le sermon incriminé se trouvait entre les mains de Brunner. N'osant pas le réclamer directement au rédacteur, on s'adressa au consistoire pour lui forcer la main. L'archevêque eut la faiblesse d'accepter ce rôle et somma le vicaire d'envoyer le manuscrit visé. Nourrissait-on l'espoir qu'il trahirait le secret professionnel ? Dans ce cas, on se trompait étrangement sur son caractère. Brunner essaya d'abord de tendre une planche de salut au consistoire en donnant une réponse évasive. Le consistoire ayant eu le mauvais goût d'insister, il déclara net que le manuscrit ne serait livré que sur la demande formelle de l'auteur.

C'était un beau cas d'insubordination ! Les bureaucrates en poussèrent des cris de joie, et Brunner dut comparaître une seconde fois devant le tribunal ecclésiastique. «A l'heure fixée, écrit-il, je me rendis au palais. L'archevêque avait revêtu sa soutane violette des grands jours ; le vicaire général, Mgr Politzer portait la chaîne d'or des chanoines : tout le monde en grand gala. J'avoue que toute cette magnificence dont on cherchait à écraser un pauvre rédacteur me laissa très froid et me donna encore plus d'assurance. Si on avait été sûr de son fait, on n'aurait pas eu besoin de toute cette mise en scène». L'archevêque, très hautain d'abord, invoqua le devoir de l'obéissance canonique et renouvela les sommations écrites. Brunner, fort de son droit, - les canons et la morale étaient pour lui, - répondit que sa conscience ne lui permettait pas de faire ce qu'on lui demandait. Un refus aussi catégorique interloqua un peu le prélat, puis, ayant maîtrisé son émotion, Mgr Milde dicta au directeur de la chancellerie un décret (le suspense de l'abbé Brunner. Mais les paroles ne sortaient pas de sa gorge ; ses phrases ne tenaient pas, si bien que le chancelier dut en faire l'observation. Le juge tremblait devant l'accusé, parce qu'il savait que l'accusé était innocent et que Rome et le pays entier l'absoudraient. La situation devenait pénible, l'abbé Brunner eut pitié de ce singulier tribunal. Il offrit d'écrire une déclaration qui mettait le consistoire hors de cause. L'archevêque, qui commençait à respirer, accepta la transaction, et il ne fut plus question de condamner le rédacteur de la *Kirchenzeitung*.

Brunner venait d'assister à un événement considérable. Le joséphisme battait en retraite dans la personne de l'évêque le plus important d'Autriche. Désormais le système ira en s'affaiblissant chaque jour, malgré les résistances de ses derniers représentants. Près de soixante ans, il avait pris sans cesse l'offensive contre Rome. A partir de la révolution de 1848, et grâce à la campagne de la *Kirchenzeitung*, il fut réduit à se tenir sur la défensive.

L'abbé Brunner, qui avait décidément l'avantage, poursuivit sa lutte pour forcer l'ennemi dans ses derniers retranchements. L'ancien personnel des évêques subsistait toujours avec ses habitudes d'obéissance servile. Dans plus d'un diocèse, on continuait à recevoir le mot d'ordre du ministère, même pour les choses purement religieuses. Il s'était rencontré des évêques qui avaient proscrit l'imitation de Jésus-Christ et dissout les Confréries du Rosaire vivant, parce que le gouvernement le leur avait demandé. La race de ces pasteurs «faibles à faire pitié» n'était pas complètement éteinte. Brunner parla de cette situation avec un grand respect, mais aussi avec une liberté tout apostolique. «C'est un bel avantage, écrivait-il le 15 décembre 1849, pour un ministre d'avoir le droit de nommer les évêques. Il peut alors faire avec l'Église ce qu'il veut, ces messieurs sont sous sa main. Il n'a pas à redouter d'incidents fâcheux dans les diocèses : tout marche au gré de ses volontés et de ses caprices. Nulle part, on ne verra d'union étroite entre

<sup>1</sup> Le malheureux curé fut absous, mais il mourut peu après des suites des traitements indignes qu'on lui avait fait subir.

les évêques et le clergé, et c'est un point essentiel, car un évêque et un clergé qui vont la main dans la main sont une chose très dangereuse...

«Il est vrai que cette histoire peut finir mal, mais l'homme d'État se dit que ça durera toujours autant que lui, et ce système lui plaît parce qu'il facilite sa besogne. Sans compter que sa vanité est doucement flattée lorsqu'il voit à ses pieds d'humbles prêtres qui baissent les yeux parce qu'ils savent que, dans le cabinet ministériel, il y a des crosses au choix, et que cet article est très recherché. L'État tient aussi à réduire à un minimum insignifiant l'influence du Pape et à empêcher le clergé autant que possible de correspondre avec Rome. Quiconque a de la sympathie pour les droits de la Papauté doit être écarté, et rien n'est plus aisé. Le ministre se dit avec raison : nous dispensons les prébendes et nous ne les donnons qu'à ceux qui nous ont fidèlement servi. Tous ceux qui sont trouvés trop ultramontains, on les laissera crever de faim dans quelque trou ignoré : là, ils pourront réfléchir à leur bêtise et servir d'épouvantail aux imbeciles qui auraient envie d'imiter leur exemple... «Louis XIV disait dans son orgueil : «L'Etat, c'est moi». Le vrai ministre josphiste dit avec plus d'orgueil encore : «L'Eglise, c'est moi...»

Après avoir tracé ce tableau, Brunner écrivait : «Telle était la situation de l'Eglise au temps du grand Kaunitz, à l'époque où, elle n'était qu'une institution ministérielle ; une époque, ajoutait-il malicieusement, qui est bien loin derrière nous !»

La dernière ligne de cet article était évidemment ironique : nous venons de voir cependant que la distance franchie était sérieuse. Le marteau des évêques josphistes avait fait vaillamment son office : de nombreux crânes étaient amollis, brisés, enfoncés. Pendant l'année 1850, l'épiscopat autrichien se trouvait réuni en conférence à Vienne. Deux évêques proposèrent de décerner publiquement et collectivement une distinction à l'abbé Brunner pour les services immenses qu'il avait rendus à l'Eglise. Une grande partie de l'assemblée se rangea à cet avis ; un prélat seul, osa dire : «C'est un rebelle». Le josphisme révélait son agonie par ce dernier spasme. Vingt ans plus tard, lorsque Brunner avait quitté le champ de bataille de la presse, beaucoup d'évêques autrichiens étaient ses amis, la plupart ses admirateurs reconnaissants. Le josphisme avait vécu. Nous allons voir maintenant Brunner en lutte avec les Juifs.

## VII - L'ABBÉ BRUNNER ET SES LUTTES AVEC LES JUIFS.

Singulière destinée ou plutôt singulier rôle que celui du peuple d'Israël pendant la révolution de 1848 ! En Alsace, la proclamation de la république fut considérée comme la mise hors la loi des Juifs, et dans beaucoup de villages les paysans assaillirent leurs maisons pour les piller et les mettre à sac. En Autriche, c'est-à-dire à Vienne et à BudaPest, ce sont, au contraire, les Juifs qui ont été les principaux fauteurs de la révolution. Loin de s'en cacher, ils s'en firent un titre de gloire, et leurs journaux racontèrent avec complaisance comment le mouvement était parti de leurs lieux de réunion. Les grandes manifestations populaires étaient organisées et dirigées par eux, et quand il s'agissait de quelque défilé ou de quelque procession démagogique où l'on ne courait aucun risque, ils figuraient au premier rang. Dans les réunions antimonarchiques et antireligieuses, ils fournissaient l'argent, la claque et quelquefois les orateurs. On sait l'importance qu'a eue, à Vienne et à BudaPest, la jeunesse universitaire pendant ces jours troublés ; là encore, les étudiants israélites étaient les chefs de file.

On a expliqué l'attitude des Juifs, en l'attribuant au désir qu'ils avaient de hâter leur émancipation légale. Il y a une part de vérité dans cette assertion, mais ce n'est pas la vérité entière. Au fond, leur émancipation existait déjà en fait ; ils étaient partout, avaient établi leur domination partout ; et le gouvernement, en dehors de toute révolution, n'aurait pas tardé à donner force légale à cet état de choses. Ce qui les enthousiasmait, c'est que la levée de boucliers de 1848 prenait un caractère franchement antichrétien ; et ils contribuèrent, pour leur part virile, à aggraver ce côté de la révolution autrichienne. Les preuves à l'appui abondent, je n'en citerai que quelques-unes de celles qui sont rapportées dans les *Mémoires* de Brunner.

Dès les premiers jours, la haine des Juifs se déchaîna avec une véritable furie contre le chanoine Veith, l'illustre prédicateur de la cathédrale. Leurs scribes ourdirent contre lui un odieux complot de diffamation et de calomnie ; on voulait le réduire au silence par tous les moyens. Un jour qu'il était sur le point de monter en chaire, - il finissait alors la station de carême, - on lui remit à la sacristie un billet anonyme ainsi conçu : «Aujourd'hui on t'abattra d'un coup de fusil si tu parais en chaire». Veith ne recula pas devant la menace et prononça son sermon avec le plus grand calme. Le coup de fusil ne fut pas tiré. Quelques Juifs déguisés en vagabonds se contentèrent de pousser des cris auxquels le public répondit, d'ailleurs, par des coups de pied. Et pourquoi les Juifs en voulaient-ils à Veith ? S'opposait-il à leur émancipation ? Les accablait-il de ses invectives ? Non, c'était un prêtre doux et charitable sans une fibre irascible, *sine felle palumbus*. Mais il avait été Juif ; on persécutait en lui le contempteur de la circoncision, le prêtre catholique, le défenseur de l'Église. Il venait de fonder, de concert avec Brunner et d'autres amis, le *Katholiken Verein*, une association qui devait réveiller et fortifier les sentiments religieux dans les masses catholiques. Ce nouveau crime, joint à son apostasie et à ses sermons, mit le comble à l'exaspération des Juifs. Ils l'auraient volontiers lapidé et en attendant ils essayaient de le couvrir de boue.

Si Veith était honni et insulté par les Israélites, en revanche l'apostat Fuster devint leur idole. Fuster était l'un des meneurs les plus dégradés de cette révolution qui avait amené à la surface tant d'êtres immondes. Prêtre incrédule et libre-penseur, il avait accepté d'enseigner la religion catholique aux étudiants de l'Université. Prêtre infidèle à ses vœux, il continuait tranquillement à exercer les fonctions de son ministère sans rougir de sa conduite sacrilège. Arriva la débâcle de l'absolutisme, et Fuster se mit à la tête de la canaille. Abstraction faite de toute idée religieuse, les honnêtes gens considéraient Fuster comme un déclassé parfaitement méprisable. Et cet homme, les Juifs l'élèvent aux nues, l'exaltent dans leurs journaux, l'écrasent sous leurs dithyrambes. Le *Studenten-Courier*, rédigé par trois Juifs, lui consacre un article qui est une insulte à la religion et au bon sens : «Qui ne connaît, s'écrie avec emphase l'un des rédacteurs, qui ne connaît la mission sublime de l'incomparable docteur Fuster ? La légion académique, la garde nationale, la bourgeoisie, les ouvriers, tout Vienne s'incline devant la grandeur morale de ce héros... Fuster est le prêtre le plus noble de ce siècle». Il y a plusieurs colonnes du *Studenten-Courier* qui célèbrent sur ce ton le grand réformateur !

Les Juifs ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin. Dans leur haine du catholicisme, ils s'adressèrent à tout ce qui pou-

vait favoriser leur œuvre de destruction. Quelques jours avant les massacres d'Octobre, ils appelèrent à Vienne, Ronge, l'apostat silésien. Ronge devait convertir l'Autriche au catholicisme nouveau, et pour rendre son apostolat plus fécond, on lui prépara une réception splendide. Le 15 septembre, une séance fut donnée en son honneur dans la grande salle de l'Odéon. Des petites filles... juives, vêtues de blanc, lui présentèrent des bouquets ; une escorte d'honneur sortie d'Israël montait la garde autour de lui. Des pelotons de jeunes Juifs étaient habilement disposés sur divers points de la salle. Lorsque Ronge monta à la tribune pour débiter ses tirades contre le moyen âge, l'obscurantisme des calotins, contre Grégoire VII et les Jésuites, les Juifs donnèrent à chaque instant le signal des applaudissements. Leur amour du christianisme, leur admiration pour l'Évangile retrouvé ne connaissait plus de bornes. Les nombreux journaux qu'ils rédigeaient à Vienne étaient devenus les organes officiels de Ronge et de tous les autres apostats.

Insulter les bons prêtres, c'est bien ; élever sur le pavois les défroqués perdus de mœurs, c'est mieux encore ; mais la perfection consiste à joindre à ce double procédé un stratagème plus efficace, dont il nous reste à parler. Voici ce que les Juifs imaginèrent pour discréditer le clergé. Ils embauchèrent une fille de mauvaises mœurs, - peut-être une coreligionnaire, - et la chargèrent de pénétrer le soir dans le presbytère de Saint-Jean, afin d'y passer la nuit en cachette. Ainsi fut fait. La misérable créature parvint à s'introduire à l'heure convenue. Heureusement le sacristain la remarqua en temps utile et se mit en devoir de la chasser. Elle le conjura de la laisser se blottir dans un coin, prétextant qu'elle n'avait point d'asile. Le curé, arrivé sur ces entrefaites, entrevit le piège et fit empoigner la suppliante. Bien lui en prit, car on sut ensuite tout le complot. Si cette femme avait exécuté tout son plan, la police serait venue pendant la nuit faire une perquisition au presbytère ; elle aurait découvert la complice infâme, - par hasard naturellement, - et le lendemain toutes les feuilles juives auraient raconté avec indignation « a scène de débauche » surprise chez le curé de Saint-Jean<sup>1</sup>.

C'est avec des armes de ce genre que les Juifs combattaient le catholicisme pendant et après la révolution. Le rédacteur de la *Kirchenzeitung* releva le gant, et dix-huit années durant il fut aux prises avec ces ennemis de la religion, qui s'étaient démasqués en 1848. Ce fut une lutte de chaque jour, lutte désespérée, dans laquelle les journaux juifs se jouèrent de la vérité, semant le mensonge et la calomnie ; ne rétractant jamais rien, même pas quand ils étaient pris la main dans le sac ; recourant aux injures et aux menaces anonymes lorsqu'ils n'osaient plus attaquer, la visière levée. Brunner soutint l'assaut avec vigueur, le repoussa souvent avec succès, en mettant les rieurs de son côté, grâce à sa verve endiablée. Ils étaient mille contre un ; le vicaire d'Altlerchenfeld ne broncha point, et s'il n'est pas sorti victorieux du combat, les événements récents montrent qu'il n'a pas été vaincu non plus.

Il a raconté en partie les tribulations d'un rédacteur catholique dans le quatrième volume de ses *Mémoires*. Qui-conque voudra étudier impartialement l'antisémitisme moderne devra consulter ce petit livre qui élucide plus d'un point obscur. L'auteur y parle avec beaucoup d'humour de ses duels quotidiens avec les Juifs, de leurs colères, de leurs ruses et de leurs perfidies. A côté de faits révoltants, il y en a d'autres extrêmement gais : ils mériteraient d'être cités tous, car ils donnent une idée exacte des véritables sentiments du peuple élu à l'égard des catholiques.

Ce qui ressort de l'ensemble, c'est la haine dont Israël poursuivait le clergé. «La guerre de la presse juive contre les catholiques était permanente, dit Brunner. Tous les scandales réels ou imaginaires qui avaient paru dans le journal le plus ignoré de l'Italie, de la France, de la Belgique, étaient aussitôt reproduits en première place par toutes les feuilles viennoises, arrosés de bave juive. Par contre, ces mêmes journaux se refusaient à insérer le démenti le plus formel et le plus motivé». Brunner, qui signalait ces procédés, les attachait au pilori, arrêta les mensonges au passage, fut naturellement malmené avec la dernière violence. Quand on n'avait plus le courage de les calomnier à Vienne, on écoutait les injures dans le *Times*, ou quelque autre journal étranger. Pour mieux cacher leur jeu, les Juifs accusaient Brunner d'attaquer aussi les protestants, et le *Times* fit paraître un jour un article de ce genre qui n'était qu'un tissu de faussetés. L'abbé Brunner écrivit dans la *Kirchenzeitung* : «Si le correspondant viennois du *Times* est un honnête homme et s'il aime la vérité, qu'il vienne à notre bureau ou qu'il nous désigne un rendez-vous, et nous lui fournirons, devant témoins, la preuve qu'il en a menti !» Le correspondant en question n'accepta point, et préféra laisser peser sur lui l'accusation de n'être pas honnête ! Ce même fait s'est répété plusieurs fois.

Dans un de ses articles, Brunner avait traité historiquement la fameuse question du meurtre rituel des chrétiens. On sait qu'on a plus d'une fois accusé les Juifs d'employer du sang chrétien pour la confection de leur pain azyme. A ce propos, un journal juif, celui-là même qui était à la solde du ministre Bruck, déclara que c'était une erreur populaire de croire que les Juifs eussent assassiné des enfants chrétiens. Le rédacteur de la *Kirchenzeitung* répondit d'abord par cette petite note : «Ceux qui ont étudié l'histoire ont appris que des enfants chrétiens ont été plus d'une fois immolés par les Juifs ; il ne peut donc être question d'erreur populaire». Aussitôt toute la presse juive commença un sabbat infernal. L'organe du ministre Bruck donna le ton : «Réfuter cette affirmation, s'écria-t-il, ce serait douter d'une manière offensante de l'esprit éclairé de nos contemporains... Que nos adversaires paraissent à la lumière du jour, qu'ils acceptent, s'ils l'osent, la libre discussion et ils tomberont sous les balles de plomb de Gutenberg, qui ont déjà troué des crânes plus durs». L'abbé Brunner ayant lu cette fière provocation se rendit au bureau du journal et proposa au directeur l'insertion d'un entrefilet disant que «l'affirmation de la *Kirchenzeitung* reposait sur des documents historiques indiscutables et qu'il acceptait volontiers le débat public». Les Juifs présents furent abasourdis et très embarrassés. Comme la note de Brunner était rédigée avec une modération parfaite, ils ne pouvaient refuser l'offre a priori, et ils promirent l'insertion. Cette promesse était simplement un mensonge de plus, car le journal n'inséra point la note. Brunner retourna «au temple juif» pour demander des explications. L'un «des grands prêtres» lui répondit : «Vous savez bien que notre journal ne fait pas ce qu'il veut ; on nous a défendu en haut lieu de publier votre déclaration». En d'autres termes, les Juifs qui avaient traité Brunner de menteur et qui l'avaient publiquement provoqué refusèrent le duel après l'avoir offert.

Devant cette mauvaise foi, l'abbé Brunner résolut de se faire justice, et il publia un article intitulé : *Meurtres rituels*

<sup>1</sup> Il y a eu d'autres faits du même genre.

*des Juifs : une douzaine de cas authentiquement démontrés.* Ce fut un coup de massue. L'exaspération des Juifs fut extrême ; ils lancèrent injure sur injure contre l'écrivain catholique, mais se gardèrent bien de reproduire le moindre de ses documents. Pour provoquer un débat contradictoire quand même, la *Kirchenzeitung* prépara une nouvelle «douzaine de cas». Les Juifs apprirent que l'article était déjà composé. Dans leur désespoir, ils s'adressèrent au gouvernement et à la police, et ces matamores qui se vantaient tant d'aimer la lumière firent interdire la publication du second article de Brunner. C'est ainsi qu'ils entendaient la libre discussion dont ils avaient parlé si haut.

Le plus infortuné et le plus enragé des adversaires de Brunner, ce fut l'un des *mohel* de Vienne. Le mohel est un personnage important dans la communauté israélite : c'est lui, en effet, qui est chargé de l'opération douloureuse et délicate par laquelle on cesse d'être goy pour devenir juif. Le mohel en question avait adressé une circulaire «à la haute aristocratie juive» pour lui offrir ses services. Quelque plaisant avait mis la main sur le document rédigé dans un style très original et il l'envoya à l'abbé Brunner. Celui-ci le publia sans commentaire. Grande fureur du mohel, et quelques jours après, Brunner reçut une lettre portant en guise de signature ces mots : Six vengeurs ! Dans cette pièce, les six vengeurs, après avoir fait le panégyrique de la race juive, annonçaient qu'ils avaient juré la mort du rédacteur de la *Kirchenzeitung*, et qu'un coup de feu ou un coup de poignard délivrerait l'Autriche de ce monstre : «Nous aurions pu exécuter notre projet sans te prévenir, concluaient les six vengeurs, mais te martyriser par la perspective d'une mort qui te guette à chaque pas est aussi une douce satisfaction. Si tu es encore en vie le 1<sup>er</sup> janvier 1861, nous ne sommes que de vulgaires coquins !» L'abbé Brunner s'empressa de publier cette lettre avec ces simples mots : «Ces messieurs n'ont pas besoin d'attendre le 1<sup>er</sup> janvier, ils peuvent, dès maintenant, faire usage du titre qu'ils revendiquent».

Brunner, comme on le voit, répondait en homme d'esprit et en homme de courage. Mais le procureur ne crut pas devoir s'en tenir là et il manda le rédacteur de la *Kirchenzeitung*. «Avez-vous peur ? lui demanda-t-il. - Non, j'ai déjà reçu une masse de lettres de menaces qui partent sans doute de la même bande, et jamais aucun de ces Macchabéens n'a osé s'approcher de moi à la portée d'une gifle : il est donc inutile de rechercher ces six vengeurs à cause de moi ; je veux même leur laisser le plaisir de croire qu'ils inspirent l'épouvante. - C'est beau de votre part, répliqua le magistrat, de mépriser tout cela ; mais, en ma qualité de procureur, je n'ai pas le droit d'étouffer l'affaire. Communiquez-moi d'autres lettres manuscrites qui vous paraissent être de la même écriture». Brunner retrouva l'enveloppe dans laquelle on lui avait envoyé la brochure du mohel. L'adresse était de la même main. A la suite de diverses recherches, on découvrit que Steinschneider personnifiait les... six vengeurs ! Il comparut devant le procureur, la mort dans l'âme, et jura par tous les patriarches qu'il était l'homme le plus inoffensif du monde. Sur les instances de Brunner, qui pria les magistrats de considérer ces lettres de menaces comme une plaisanterie, le vieux mohel put retourner à ses opérations : il échappa à la prison.

Seligman Steinschneider n'était pas seul à recourir aux menaces anonymes : les lettres pleuvaient chez l'abbé Brunner. «Tu es un démon, disait l'une en style très oriental, un démon tel que l'imagination la plus ardente ne saurait en concevoir de pire. Il faudrait te renvoyer aux enfers, après t'avoir infligé le supplice de la roue».

Brunner ayant prononcé un discours à un banquet donné en l'honneur des zouaves pontificaux revenus de Castelfidardo, on lui écrivit : «Si j'avais été à côté de toi, j'aurais mis de la mort-aux-rats dans ta soupe !»

Nous ne pouvons, même dans ses grandes lignes, raconter la longue guerre que l'abbé Brunner soutint contre les Juifs de Vienne. Les quelques indications qui précèdent suffiront pour donner une idée des armes qu'on employait de part et d'autre. Lettres anonymes, brochures, articles, correspondances étrangères, rien ne fut épargné du côté des Juifs pour écraser le rédacteur incirconcis de la *Kirchenzeitung*. Comme leur influence basée sur l'argent grandissait dans certains milieux et que les portes ministérielles leur étaient ouvertes, ils réussirent même à aveugler la justice. Dans le quatrième volume des *Mémoires* de Brunner, il y a deux chapitres qui jettent une lumière étrange sur l'attitude de plusieurs membres de la magistrature autrichienne. Il faut lire ces cent pages pour comprendre pleinement l'histoire religieuse de l'Autriche-Hongrie depuis trente ans.

Le rédacteur de la *Kirchenzeitung* ne se découragea point. Il resta à son poste d'honneur jusqu'en 1866, luttant avec un talent extraordinaire et se plaçant d'emblée à la tête du mouvement catholique dans son pays. Pendant les dix-huit années qu'il rédigea son journal, il reçut force coups, mais il les rendit toujours vaillamment, et, somme toute, ses traits d'esprit et ses satires amusantes pèsent plus aux yeux de la postérité que les injures grossières du «peuple de la dispersion».

### VIII - L'ABBÉ BRUNNER ET LES SAVANTS CATHOLIQUES D'ALLEMAGNE

De temps à autre, l'abbé Brunner prenait la clef des champs pour sortir de l'atmosphère trop païenne de la capitale. Il avait la passion des voyages, et ses *Mémoires* nous apprennent qu'il a visité la plupart des pays de l'Europe<sup>1</sup>. L'Allemagne l'avait attiré tout jeune homme : comme étudiant, comme séminariste, comme vicaire, il a successivement parcouru la Suisse, le Wurtemberg, la Saxe, la Hesse, la Prusse et la Bavière. Munich, surtout, exerçait sur lui un attrait irrésistible, parce que, vers le milieu de ce siècle, cette ville était un foyer de vie catholique très intense et qu'il y trouvait réunis les défenseurs les plus brillants de l'Eglise et de la religion.

Lorsqu'il y arriva la première fois, Gœrres, ce géant intellectuel qui dominait de si haut son pays et son temps, faisait encore sentir sa puissante influence. Brunner fut fasciné par lui dès la première entrevue. Il admirait le génie littéraire, la prodigieuse érudition, l'éloquence chaleureuse et en même temps le charme et l'exquise bonté du vieil athlète. Revenu à Munich en 1846, il fut admis dans l'intimité de Gœrres et il passa avec lui quelques journées inoubliables, dont il retraça le souvenir dans une brochure. C'est sans doute au commerce de Gœrres qu'il faut attribuer en partie le projet de fonder à Vienne un journal catholique. L'auteur de la *Mystique* avait été un journaliste incomparable. On sait

<sup>1</sup> Ses voyages en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre, sont racontés en partie dans ses *Mémoires* et en partie dans un volume intitulé : *Unter Lebendigen und Todten*. pour les Juifs. Il y a dans cette harangue une page sur l'usure qui fait frissonner.

que son *Mercure rhénan* a tenu en échec Napoléon I<sup>er</sup>, qui a appelé Gœrres la cinquième puissance. Entre l'illustre vieillard et le jeune vicaire, il fut souvent question de ces jours lointains de l'épopée napoléonienne, de même que la fondation des *Historischpolitische Blätter* servait fréquemment de thème à leur conversation. Le *Mercure rhénan* avait entravé Napoléon ; les *Historischpolitische Blätter* furent l'un des leviers qui soulevèrent, en 1838, l'Allemagne catholique. N'étaient-ce pas des exemples encourageants pour le futur créateur de la *Kirchenzeitung* ?

Chez Gœrres, l'abbé Brunner rencontra, en 1846, toute la pléiade des théologiens et des savants catholiques de l'Université : Döllinger, Philipps, Haneberg, Ringseis, Reithmayr, Lasseaulx, baron d'Arétin, Eberhard, etc. Döllinger, qui remplaçait le pieux et candide Mœhler, était dans l'épanouissement de son talent et de sa foi catholique. Rien ne faisait pressentir son évolution ultérieure qui a attristé ses amis. Brunner fut charmé par sa conversation. Peut-être ont-ils discuté quelques-unes de ces questions qui furent la passion de ce jeune Viennois. Döllinger était alors très hostile au joséphisme et, dans une de ses lettres à l'abbé Raess, il parle avec un douloureux mépris de certains évêques qui «sont arrivés à la mitre *haud Spirite Sancto*». Un discours célèbre qu'il prononça à la Chambre indiquait aussi qu'il avait des sentiments peu tendres pour les Juifs. Il y a dans cette harangue une page sur l'usure qui fait frissonner.

L'abbé Brunner aimait beaucoup l'histoire. Un collègue de Döllinger, l'historien bien connu Constantin Hœfler, l'invita plusieurs fois, et ce ne fut pas une de ses moindres satisfactions durant son séjour à Munich.

Que dire ensuite de Haneberg, l'exégète érudit, le futur évêque de Spire, «mon Fénelon», comme disait Louis II ? Que dire du médecin Ringseis, cet admirable chrétien dont la maison devint, à la mort de Gœrres, le vrai centre de la vie catholique à Munich ?

Dans cette société si intelligente, si instruite, si cordiale, les idées de l'abbé Brunner ne purent que gagner en ampleur et en lucidité.

De Munich l'abbé Brunner se rendit à Tubingue, siège d'une autre faculté de théologie catholique. Héfélé, devenu plus tard évêque de Rottenbourg, y enseignait l'histoire de l'Eglise avec un rare talent. Sa grande *Histoire des Conciles*, achevée par le cardinal Hergenrœther, est une des œuvres les plus solides dont puisse s'honorer la science catholique contemporaine. Près de lui, Kuhn enseignait le dogme, et l'orientaliste Welte, l'exégèse de l'Ancien Testament. Les trois jouissaient déjà d'une certaine réputation scientifique en Allemagne ; Brunner les vit tous et fut très satisfait de leur bon accueil.

A Fribourg, qu'il visita en quittant le Wurtemberg, il trouva une société encore plus savante et des hommes qui avaient joué ou qui allaient jouer un rôle important dans l'Eglise. Il avait connu à Vienne le conseiller aulique, professeur Buss, l'un des promoteurs du mouvement catholique dans le grand-duché de Bade et en Allemagne. Buss le présenta à l'archevêque de Fribourg, le célèbre Mgr Vicari. L'archevêque, un vieillard d'une énergie extraordinaire, lui inspira une vive sympathie et une grande admiration. Vicari commençait sa courageuse campagne contre le joséphisme badois. Brunner écouta le récit de ses luttes et de ses déboires avec un intérêt facile à comprendre : c'était l'histoire anticipée de ses propres tribulations.

Sans avoir un groupe de professeurs comparable à celui que Brunner avait rencontré à Munich, l'université de Fribourg comptait des hommes marquants. Hug venait de mourir, mais Staudenmayer, l'un des professeurs de dogme les plus éminents d'Allemagne, Hirscher, à la fois artiste et savant, Wetzer, Schleyer, Mayr, etc., constituaient un ensemble qui faisait honneur à l'institut. Brunner entra en relation avec tous ces maîtres ; il se lia surtout avec un autre qui n'arriva que plus tard à l'université, mais qui commençait dès lors à se faire un nom. Alban Stolz, sous-régent du convict théologique, publiait un almanach, - *Kalender für Zeit und Ewigkeit*, - qui eut un immense retentissement. Par leur style saisissant et plein de relief, par leur ton vraiment populaire, et surtout par leur hauteur morale, les récits de cet almanach prirent une place à part dans la littérature chrétienne de l'Allemagne. Brunner les avait lus et admirés, et il se réjouissait de connaître l'homme. Il y avait entre ces deux écrivains une certaine similitude de talent et de caractère. Ils avaient tous deux beaucoup d'esprit et de verve, le don de peindre, l'art de parler à la fois à l'intelligence, au cœur et à l'imagination. Tout en ayant, l'un et l'autre, une très vaste culture, ils surent trouver ce langage simple, vivant, imagé qui plaît au peuple. Alban Stolz eut plus d'émotion, plus d'onction ; Brunner, plus de sel, plus d'humour, plus de causticité. Stolz savait être très mordant comme Brunner, et il suffit de se rappeler ce qu'il a dit de la France ; mais ses morsures avaient quelque chose d'âpre, tandis que chez Brunner les meilleurs coups de dents étaient accompagnés d'un malicieux sourire. L'intimité s'établit promptement entre les deux publicistes et en s'éloignant de Fribourg, le poète autrichien y laissa un ami qui ne l'oublia jamais.

Dans toutes les villes que traversa Brunner, durant ce voyage de 1846, il eut à cœur de voir les écrivains catholiques. C'est ainsi qu'à Strasbourg il visita l'évêque, Mgr Raess, le fondateur de la revue théologique *der Katholik*, un fin lettré et un érudit qui servait en quelque sorte de trait d'union entre les savants catholiques de France et ceux d'Allemagne ; à Mayence, qui allait avoir son Ketteler, il vit le professeur Nickel ; à Rœdelheim, le pieux hagiographe Hungari, à Wurzburg, qui n'avait pas encore ses Dioscures Hettinger et Hergenrœther, il connut le professeur Saffenreuter.

La plupart de ces écrivains et d'autres encore, il les retrouva à Munich lorsque, en 1863, il alla assister au congrès des Savants catholiques, organisé et convoqué par Döllinger. La réunion, - une nouveauté alors - était extrêmement brillante ; presque toutes les universités d'Allemagne avaient envoyé des représentants, et dans le nombre se trouvaient des hommes de la plus haute valeur. Malheureusement, il manquait à ce congrès une qualité essentielle, - ce qui fit tout avorter, - je veux dire l'unité. Deux courants hostiles commençaient à se dessiner parmi les savants catholiques des universités allemandes. Les uns, entraînés par un scepticisme plus ou moins latent, s'écartaient de l'autorité de l'Eglise et obéissaient à la force centrifuge de l'indépendance rationaliste. A leur tête marchait Döllinger et quelques-uns de ses collègues de Munich. Effrayés par cette déviation, les autres s'attachèrent avec d'autant plus d'énergie à la chaire de Pierre et aux enseignements de la plus stricte orthodoxie. L'université de Wurzburg fut le foyer de cette résistance ultramontaine. Les deux partis se rencontrèrent naturellement et se mesurèrent au congrès de Munich, et il y eut de temps à autre des altercations très vives.

A l'une des séances qui fut particulièrement houleuse, Brunner eut l'honneur de ramener la paix dans les esprits. Le rédacteur de la *Kirchenzeitung* ne posait pas en savant de profession. Poète satirique, polémiste, ce batailleur était avant tout un homme d'action. Sa plume était tour à tour une épée ou une massue qu'il maniait avec une grande dextérité.

Toutefois, malgré ses instincts militants, il y avait en Brunner l'étoffe d'un savant, et lorsqu'il en avait le loisir il se livrait volontiers à des recherches historiques approfondies. Le publiciste viennois n'était donc pas déplacé au congrès. Mais autre chose est d'assister à un congrès savant, autre chose d'y prendre la parole. Brunner n'avait nullement l'intention d'intervenir activement, et le hasard seul l'amena à la tribune. Lors d'une discussion où les esprits étaient très montés de part et d'autre, il arriva un moment où personne ne voulut plus se mettre en avant. La situation était tendue. En désespoir de cause, le professeur Haneberg et quelques amis vinrent supplier l'abbé Brunner de rétablir le calme par une heureuse diversion. Il protesta avec force, déclarant qu'il n'avait pas qualité pour haranguer un tel aréopage. Haneberg insista. La question débattue était parfaitement de sa compétence. Alzog avait déposé au bureau du congrès une motion demandant la création d'une littérature polémique sérieuse pour combattre les mensonges historiques. Qui pourrait mieux que le polémiste Brunner soutenir ce projet ? Le poète finit par céder à ces instances ; il demanda et obtint la parole, et aussitôt tous les regards se fixèrent sur lui. Qu'allait dire le célèbre journaliste ?

L'abbé Brunner ne trompa point l'attente de ses amis. Il improvisa un discours charmant, sérieux et enjoué à la fois, très nourri de faits et tout émaillé de fleurs humoristiques. Il montra l'utilité d'une *Bibliothèque scientifique*, où les gens du monde trouveraient la réfutation des erreurs et des mensonges répandus quotidiennement par la presse. Selon lui, il faudrait également vulgariser les résultats des sciences physiques et naturelles si odieusement exploités. Sur ce terrain, les croyants ont à soutenir de fréquentes attaques, parce que les journaux, les brochures, les livres, sans compter les hommes, semblent s'être conjurés contre les vérités chrétiennes pour les travestir ou les nier. - L'orateur exposa sa thèse avec une grande verve, et en finissant il raconta une anecdote personnelle. « Il y a quelque temps, dit-il, je passais la nuit dans un hôtel d'une ville d'Allemagne. A la table d'hôte, je me trouvai à côté d'un ancien professeur de chimie, qui se vanta d'être également très fort en géologie. Il proclama hautement que le récit de la Genèse sur l'origine du monde était une impossibilité et une absurdité. Je lui objectai que l'Église n'obligeait nullement à croire que l'écrivain sacré parlait de jours solaires de vingt-quatre heures, que des savants catholiques enseignaient librement que ces fameux jours désignaient des époques d'une durée indéterminée. Mon géologue, visiblement contrecarré par cette explication, répliqua avec aigreur que cette concession était insignifiante, et qu'en étudiant l'écorce terrestre, il avait découvert que la terre avait tout juste 110 millions d'années d'existence. Cette affirmation causa une certaine surprise à la table, et on attendit ma réponse avec un vif intérêt. Je me tournai alors vers le savant géologue et je lui dis : « Voyons, cher Monsieur, buvez encore un demi-litre et peut-être vous vous contenterez de 39 millions ! »

Comme bien l'on pense, le trait final souleva une grande hilarité parmi les savants du congrès. Le but de Brunner était atteint. Le proverbe dit avec raison que celui qui rit est désarmé. On fut désarmé ce jour-là. Le président du congrès leva la séance, et on se sépara ne songeant qu'à l'inspiration drolatique du poète.

Brunner avait bien mérité de la science et de la cause catholique, et en revenant à Vienne, il emporta la consolation d'avoir fait rire et presque réconcilié les frères ennemis du congrès.

## IX - L'ABBÉ BRUNNER EN ITALIE

« Connais-tu le pays où les citronniers fleurissent », avait chanté Goethe, et tout Allemand réalise au moins une fois dans sa vie le rêve de Mignon : *Dahin, dahin, mœcht' ich ziehn* ! Brunner, lui, a franchi les Alpes plus de vingt fois et toujours avec le même enthousiasme. Si l'Allemagne l'attirait, l'Italie l'enchantait : le poète, l'artiste, le catholique aimait le pays où résonne le *si*. Les montagnes baignées dans une si merveilleuse lumière, les plaines ou luxuriantes de végétation comme la Lombardie, ou mornes et solennellement tristes comme la campagne romaine, le journaliste viennois ne se lassait jamais de ces spectacles. Sans doute il avait vu des paysages tout aussi grandioses en Suisse, en Autriche, en Allemagne. Mais, comme tous les lettrés, il partageait ce sentiment un peu paradoxal de Doudan, que les plus beaux paysages sont ceux par lesquels ont passé Homère, Virgile et Dante. Vue à travers un glorieux passé, la nature semble, en effet, plus radieuse : Cumes, Baïes, le Pausilippe, ou bien Rome et Frascati, présentent un aspect tout différent selon que l'on visite ces lieux avec ou sans la connaissance des événements d'autrefois. Ce sont ces souvenirs si intimement fondus avec les paysages qui ont peut-être été pour quelque chose dans la passion que Brunner avait vouée à l'Italie. Toujours est-il qu'il y retournait autant que le lui permettaient ses occupations.

Il nous a laissé le récit de quelques-uns de ces voyages, et ces cinq volumes sont certainement ce qu'on peut lire de plus amusant et de plus intéressant sur l'Italie : *Kennst du das Land ?* (la Relation de son premier voyage en 1857), *la Lombardie et la Vénétie, Etudes amusantes et critiques en Italie et sur l'Italie, Voyages en zigzag à travers l'Italie*, sont des ouvrages d'une originalité puissante, dénotant une connaissance parfaite des hommes et des choses. Artiste jusqu'au bout des doigts, Brunner étudie les lieux, les monuments, les tableaux, les statues comme un artiste seul peut les apprécier. Rien de la phraséologie banale qui vous fatigue dans tant de livres sur l'Italie, rien de l'admiration déclamatoire que les auteurs se transmettent scrupuleusement d'une époque à l'autre. Ici fond et forme, idée et expression, tout est original et savoureux. Naturellement la réflexion humoristique ne manque jamais, et il faut dire que les Italiens y prêtaient souvent. Brunner trouvait que dans la Péninsule les hommes ne valaient pas toujours la nature, et les anecdotes qu'il raconte à ce sujet sont extrêmement amusantes.

Il se plaisait surtout à Rome. Rome était sa seconde patrie, parce que c'était la patrie de son âme, le sol arrosé par le sang des martyrs, le siège de Pierre. Il aimait à faire le pèlerinage au seuil des Apôtres, à se retremper sur cette terre bénie, à fortifier aux pieds du Souverain Pontife son amour pour l'Église. Il était en Autriche le champion infatigable de la Papauté. Avant lui le joséphisme avait trop affaibli dans les âmes l'image du Vicaire de Jésus-Christ. Le Pape était, comme disait l'archevêque de Vienne, « *le collègue de Rome* », l'évêque de l'un des diocèses fondés par saint Pierre et jouissant à ce titre d'une certaine suprématie d'honneur ; mais il restait le collègue dont l'autorité s'arrêtait aux frontières de l'Autriche.

Nous avons vu avec quelle énergie l'abbé Brunner a lutté contre cette erreur et comment il a réussi à faire respecter de nouveau, dans son pays, l'autorité infaillible du Pape. Il aimait d'autant plus Rome qu'il avait eu plus de peine à défendre le Saint-Siège contre les empiètements de l'hérésie josphiste.

Et pour cet observateur curieux, c'était un théâtre bien attachant que le centre du monde catholique ! Ses volumes sur l'Italie prouvent qu'il sut en tirer un excellent parti. Dès 1857, sa réputation l'avait précédé dans la Ville éternelle, et toutes les portes s'étaient ouvertes devant lui. Cardinaux, prélats, moines, savants, tenaient à voir ce terrible jouteur qui, là-bas, bien loin dans la *Tedescheria*, rompait tant de lances en faveur de Rome et du Vatican. Ce grand et solide Allemand, à la tête large, à la figure carrée, mais à l'œil vif et aux réparties mordantes, les subjuguait dans la conversation. Ils l'écoutaient avec plaisir, parce qu'il parlait admirablement leur langue. A Rome, à cette époque lointaine, on savait surtout l'italien. Quelques prélats parlaient un peu le français, mais l'allemand était encore une province complètement fermée. Par le fait même, les rapports suivis et familiers devenaient difficiles entre les pèlerins d'Allemagne et le monde ecclésiastique de Rome. Cette difficulté n'existait pas pour Brunner. Il avait étudié l'italien déjà au collège ; il connaissait à fond la littérature italienne, et il était si fanatique de Dante que, durant ses nombreux voyages d'Italie, il a visité presque tous les lieux immortalisés par la *Divine Comédie*. Grâce à cette passion, il parvint à parler l'italien à la perfection, et nous allons voir qu'il était même de taille à improviser des vers italiens.

C'était, je crois, en 1880, à l'occasion de l'un des derniers voyages qu'il fit à Rome. Dans une réunion, à l'évêché d'Albano, Mgr Brunner, protonotaire apostolique, figurait comme témoin à l'installation du chanoine... Liszt. Le prince de Hohenlohe, cardinal-évêque d'Albano, avait voulu se donner la fantaisie d'avoir dans son chapitre métropolitain l'illustre pianiste. On sait qu'en 1868, Liszt avait reçu les ordres mineurs et était devenu portier, lecteur, acolyte et exorciste de la sainte Eglise romaine. Les ordres mineurs n'engagent point définitivement le jeune clerc, puisque le grand pas n'est fait qu'au sous-diaconat. Liszt, qui pouvait encore reculer, ne recula point ; mais il n'avança pas non plus. Autrefois ce stage prolongé au premier échelon de la cléricature était assez fréquent. On se contentait des ordres mineurs, parce qu'on en avait besoin pour avoir droit aux bénéfices ecclésiastiques. De nos jours, cet abus a heureusement disparu, et Liszt était une exception. Les ordres mineurs lui permettaient de devenir chanoine, et le cardinal Hohenlohe lui accorda ce titre. Le grand artiste était très lié avec l'éminent prince de l'Eglise et il était fréquemment son hôte à Tivoli, dans cette admirable villa d'Este d'où l'on voit la campagne romaine et à l'horizon la coupole majestueuse de Saint-Pierre. Lorsque Brunner visitait Rome, il passait également quelques jours à Tivoli, auprès du cardinal, et il s'établissait entre ces trois hommes du Nord des rapports très affectueux. C'est ce qui explique que Brunner ait été le parrain du chanoine Liszt. Après la cérémonie religieuse de l'installation, le cardinal donna en l'honneur de Liszt un grand dîner auquel assistèrent, outre le vénérable chapitre d'Albano, plusieurs membres de l'aristocratie romaine. De nombreux toasts furent portés. Brunner venait de parler en latin. On insista auprès de lui pour qu'il improvisât aussi un *brindisi* en italien, et il s'exécuta en ces termes :

Eviva il nostro Liszta,	Vive notre Liszt
Del Europa il primo pianista !	le premier pianiste de l'Europe !
Uomo mollo cortese,	Cet homme très courtois,
Un nobile Ungarese !	un noble Hongrois,
Che ha ricevuto dal Capitolo	a reçu aujourd'hui du Chapitre
Oggi un nuovo titolo :	un nouveau titre.
Vivo lungo e sono	Qu'il vive longtemps et en bonne santé
Il nuovo canonico d'Albano !	le nouveau chanoine d' Albano.

Ce couplet assez bien tourné ayant provoqué de vifs applaudissements parmi les Italiens, Brunner répondit par ce modeste distique .

Non sono Petrarca, non sono Dante :  
La mia poesia è andante !

Le souvenir du grand poète florentin ayant été évoqué, un voisin de table, - un Piémontais, - demanda à Brunner s'il connaissait Dante.

- Autant qu'un Allemand peut le connaître, répliqua le malicieux poète.
- Oui, oui, insista le Piémontais, la plupart des Allemands et des Anglais savent citer le *Lasciate ogni speranza !*
- Eh bien ! s'écria alors Brunner, et vous, sauriez-vous réciter tout le chant où se trouve ce vers ?

Toute la table fut attentive. L'Italien donnant une réponse évasive, Brunner commença le chant :

Per me si va nella città dolente,  
Per me si va nell'eterno dolore.

- Suffit, suffit, interrompit le Piémontais, très embarrassé. L'abbé Brunner récita trois strophes, puis, se tournant vers son voisin :

- Félicitez-vous, dit-il, d'en être quitte avec trois strophes, car vous auriez mérité l'enfer tout entier !

Vers la fin du dîner, un toast fut porté au... chanoine Brunner. Au lieu de se contenter d'un seul chanoine autrichien, le cardinal-prince de Hohenlohe donna un collègue à Liszt, dans la personne de son ami et compatriote Brunner !

Le pianiste et le poète occupèrent le lendemain deux stalles voisines, à la cathédrale, et les bonnes gens d'Albano ne se doutaient point sans doute que ce jour-là figuraient parmi leurs chanoines, - prêtres très modestes, - deux des hommes les plus célèbres de l'empire austro-hongrois.

## X - L'ABBÉ BRUNNER HISTORIEN

Chanoine de la basilique constantinienne d'Albano, protonotaire apostolique, prélat référendaire de la Signature, comte romain, grand'croix et grand maître procureur de l'ordre du Saint-Sépulcre, Brunner rapportait de ses voyages de Rome tous les titres et toutes les dignités dont dispose le Saint-Siège. Il les obtenait sans les avoir désirées et sans y attacher d'importance. C'était le prêtre le plus modeste qu'on pût trouver ; et dans un pays où l'on courait les honneurs, il se montra toujours indifférent aux hochets de la vanité. Pendant dix ans, il resta simple vicaire d'Altlerchen-

feld, alors que l'Autriche et l'Allemagne admiraient en lui l'un des poètes les plus originaux et l'un des plus spirituels journalistes de l'époque. S'il avait été ambitieux, la faveur du chancelier Metternich et les sympathies du nonce de Vienne lui auraient aplani la voie pour arriver au sommet de la hiérarchie. Il préféra rester à l'avant-garde de l'armée catholique, combattant d'estoc et de taille contre tous les ennemis de l'Église.

En 1853, il quitta le presbytère d'Altlerchenfeld pour occuper, à Vienne même, un poste encore infiniment au-dessous de ses mérites. Le consistoire de l'Université le nomma prédicateur de fête de l'église universitaire. Sa place était plus honorifique que riche en revenus. Il l'accepta néanmoins avec empressement, afin de n'être pas exposé à recevoir une nomination de curé pour quelque paroisse de campagne. Ses recherches historiques et la rédaction de son journal exigeaient une certaine stabilité et le séjour dans la capitale. Il prêcha avec un grand talent, et ses sermons d'apologétique lui attirèrent un auditoire aussi nombreux que choisi. Mais, en 1856, l'église de l'Université fut rendue aux Jésuites, et Brunner dut quitter sa chaire, tout en conservant le titre. Dès lors, il se consacra plus que jamais à ses études, et lorsqu'en 1866, il crut le moment venu d'abandonner la *Kirchenzeitung* à d'autres mains, l'histoire devint presque son unique sphère d'action.

L'abbé Brunner a moissonné la gloire dans des champs si divers qu'on oublierait assez facilement l'historien remarquable qu'il a été.

Ce serait une injustice. Il avait au plus haut point l'intelligence et la passion de l'histoire, et la nature l'avait doué de quelques-unes des facultés maîtresses nécessaires à l'historien : une mémoire surprenante, un flair qui le trompait rarement quand il était à la recherche d'un document, le coup d'œil sûr qui lui permettait de saisir l'enchaînement des causes et des effets, une sorte de divination qui l'avait déjà grandement servi au cours de sa mission diplomatique. Avec cela le talent de la mise en scène, l'art de grouper les faits, le souffle qui rend la vie aux ossements décharnés, un style sinon brillant, du moins vif, alerte, toujours agréable. Si, dans le domaine de l'histoire, il ne s'est pas élevé au même rang que Döllinger ou Janssen, cette infériorité tient en partie à la multiplicité des sujets qu'il a embrassés. Il a touché à trop de questions, à trop d'époques, à trop de spécialités pour créer une œuvre ayant l'envergure de *l'Histoire du peuple allemand*. Mais les points qu'il a étudiés sont, à peu d'exceptions près, traités avec une science réelle, et les vingt-cinq ou trente volumes d'histoire qu'il nous a laissés sont des œuvres consciencieuses dont quelques-unes seront longtemps consultées avec fruit.

Nous ne pouvons ni ne voulons analyser cette longue série de tomes : il nous suffira d'indiquer rapidement les ouvrages d'histoire les plus importants que Brunner a publiés dans l'espace d'un demi-siècle.

En tête, on peut faire figurer à juste titre les *Mémoires* dont il a été souvent question précédemment. En 1853, Brunner avait été dangereusement malade. Un de ses amis lui avoua après coup que si l'issue avait été fatale, il aurait écrit la vie du défunt. Cette idée effraya le satirique : que d'inexactitudes, on aurait sans doute répandues sur son compte ! Comme la convalescence lui interdisait tout travail sérieux, il s'amusa à écrire son autobiographie sous le titre de : *Woher ? Wohin ? Geschichten, Gedanken, Bilder und Leute aus meinem Leben*. Les trois volumes, qui parurent en 1854, étaient une œuvre charmante. Ce n'est ni un plaidoyer ni une glorification de l'auteur, mais un tableau qui reflète toute une époque, tableau dans lequel on voit passer à chaque instant la figure joviale du poète se moquant de lui-même et des autres. Les événements et les luttes politiques, le mouvement religieux et social, les mœurs du temps, constituent le tissu du livre, et sur ce fond l'auteur brode tantôt les portraits de quelques grands personnages, tantôt la silhouette de types curieux ou amusants qui ont également leur importance pour l'histoire d'un pays.

Brunner excelle dans ces portraits, parce qu'il sait démêler les traits saillants - et aussi la verrue caractéristique - d'une physionomie. Il y a dans ses *Mémoires* toute une galerie fort intéressante et qu'il serait difficile d'oublier.

*Woher ? Wohin ?* qui parut en cinq volumes, dix ans plus tard, eut un pendant dans les *Denkpfennige* «Souvenirs de 1848» (parus en 1886). Dans ce dernier ouvrage, Brunner a surtout mis en relief la situation religieuse de l'Autriche pendant la révolution, insisté sur les misères du joséphisme et raconté ses propres conflits avec l'autorité ecclésiastique.

Les *Denkpfennige* ont une valeur historique sérieuse, parce qu'ils contiennent une foule d'épisodes, de faits, de documents qu'on chercherait en vain ailleurs. Brunner a joué personnellement un rôle considérable en 1845, il a été en rapport avec les plus hauts personnages et il a été mêlé à beaucoup d'événements : circonstances qui prêtent toutes un grand intérêt à ces *Souvenirs*. Comme *Woher ? Wohin ?* ils sont agrémentés de jolis portraits contemporains et on y voit défiler Metternich, le prince Frédéric de Schwarzenberg, l'archevêque Milde, Haneberg, le cardinal Rauscher, les poètes Grillparzer, comte Pocci, Mailath, etc. Il n'est presque pas de personnages autrichiens de marque que nous ne rencontrions au moins une fois dans les *Mémoires* ou dans les *Souvenirs*, et les six volumes forment ainsi une «contribution» précieuse à l'histoire et surtout à l'histoire religieuse de l'Autriche, au milieu de ce siècle.

Le présent a ses racines dans le passé, et une époque ne se comprend bien que si l'on possède la clef de l'époque précédente. Le joséphisme, que Brunner pourchasse dans ses *Mémoires*, n'est pas le produit d'une génération spontanée de ce siècle. Ce fléau, qui désolait l'Église de 1830 à 1850, remontait plus haut : l'arbre qui portait alors tant de fruits de mort avait été planté et avait grandi sous les règnes antérieurs à celui de l'empereur François II. C'est de Joseph II que venait tout le mal : il est le père de l'hérésie joséphiste. Brunner, qui a combattu et presque étouffé le joséphisme, devait être tenté de l'étudier dans ses origines, et il l'a fait dans plusieurs volumes qui, dès leur apparition, ont attiré l'attention des savants et des hommes politiques.

Dans *Joseph II, sa vie, son administration, sa réforme ecclésiastique*, il nous montre l'empereur bouleversant toute la constitution de l'Église, abolissant les couvents, confisquant leurs biens, remaniant les diocèses d'une main arbitraire, interdisant les recours à Rome, défendant la publication des bulles, réglant sans mission le culte et la discipline, bref, se substituant en tout et pour tout à l'autorité même de l'Église. Joseph II avait la manie ; la rage de réformer l'Église, et pendant la plus grande partie de son règne, on le voyait qui promenait l'éteignoir et le balai dans tous les coins de l'édifice. Frédéric II l'appelait «mon frère le sacristain», et c'était, en effet, un sacristain, mais un sacristain devenu fou, iconoclaste, uniquement préoccupé d'éteindre ce qui brillait, de briser ce qui était entier, de renverser ce qui était debout. Avec des intentions peut-être bonnes, il a été un vrai dévastateur. Il a créé un épiscopat bureaucra-

tique pour qui l'empereur était le «très haut» et le Pape un «collègue», et là était la source de tous les maux ultérieurs. Il était sur le point de créer un clergé secondaire, des curés auxquels on n'aurait demandé que de savoir «lire distinctement». Par bonheur la mort l'en a empêché, sans quoi l'Autriche aurait été dotée d'un popisme dégradant, dont la religion ne se serait peut-être jamais relevée.

Un second volume de Brunner : *les Valets théologiques à la cour de Joseph II*, achève de nous initier à la révolution religieuse entreprise par le fils de Marie-Thérèse, parce qu'il nous fait connaître les instruments dont il s'est servi, les théologiens qui l'ont aidé dans sa tâche. Les documents, les correspondances qu'il renferme jettent une lumière très vive sur l'histoire ecclésiastique et profane de 1770 à 1780. Quand on lit ces lettres, ces pièces, tirées des diverses archives de Vienne, on s'étonne d'une chose : que l'Eglise autrichienne n'ait pas été étranglée plus tôt ou plus entièrement.

Brunner compléta ses études sur la seconde moitié du dix-huitième siècle par les deux volumes intitulés : *Der Humor in der Diplomatie* : tableau piquant du monde de la cour, de l'aristocratie et de la diplomatie en Allemagne. A ces quatre volumes il faut ajouter : la *Correspondance intime de l'empereur Joseph II avec son ami le comte de Cobenzl et son premier ministre le prince de Kaunitz* ; enfin, l'ouvrage curieux qui porte le titre : *Die Mysterien der Aufklärung in Oesterreich* (1770-1780).

Un dernier travail acheva la série des études sur le joséphisme, en nous dépeignant ce qu'était devenue l'Eglise en Autriche au commencement de ce siècle. Brunner publia la Vie du B. Clément Hofbauer, un religieux rédemptoriste, qui vécut à Vienne de 1809 à 1820. A travers cette biographie, qui est en même temps l'histoire religieuse des vingt dernières années du dix-huitième et des vingt premières années du dix-neuvième siècle, et qui comprend une foule d'anecdotes, de scènes, de récits, nous voyons fonctionner la machine odieuse créée par Joseph II. Hélas ! qu'avait-on fait de l'Eglise ? En un plomb vil l'or pur s'était changé ! «Notre empereur adoré» était devenu le centre et la puissance suprême de l'Eglise. Autour de lui, dans la posture la plus humble, des bureaucrates ecclésiastiques dictaient des lois aux évêques qui rampaient autour d'eux, et ces évêques exigeaient à leur tour des curés rampants. «Ramper était l'exercice presque unique, obligatoire, général du clergé joséphiste à tous les degrés de l'échelle». Aucun mouvement libre n'était permis. Lorsque Hofbauer, chassé de Varsovie, se réfugia à Vienne, il fut arrêté par la police, et comme il portait 200 thalers sur lui, - il était supérieur de son ordre, - on lui fit entendre qu'en sa qualité de religieux, il n'avait pas le droit de posséder une somme si considérable. Hofbauer<sup>1</sup> essaya de réagir à Vienne contre le courant des idées joséphistes. Il fut en butte aux persécutions les plus tracassières de la part du consistoire ecclésiastique. Tous ces chanoines, qui croyaient à peine en Dieu, - l'un d'eux, Gruber, directeur du séminaire, se moquait de l'enfer quand il faisait passer des examens, - le poursuivaient de leur haine, parce qu'ils voyaient en lui un homme de foi. Brunner nous parle de ces conflits et de ces luttes avec une juste sévérité, et on ne peut qu'approuver son indignation et applaudir aux coups qu'il a portés au joséphisme, comme historien et comme journaliste.

Le spectacle que présentait l'Eglise joséphiste n'était pas fait pour dilater le cœur : un servilisme déplorable, lâcheté chez les uns, mépris chez les autres, absence presque complète de sentiments élevés, terre-à-terre épicurien, quand ce n'était pas l'étalage du vice ; en vérité, il y aurait de quoi prendre l'humanité en dégoût.

Lorsqu'un historien consacre de longues années à l'étude d'une époque aussi triste, il est naturel qu'il éprouve le besoin de s'arrêter parfois dans la contemplation plus sereine des vertus d'un saint. C'est ce qui est arrivé à Brunner. Il se reposait des bureaucrates et des évêques joséphistes, en regardant les ruches laborieuses des ordres monastiques.

En 1863, il publia un ouvrage très estimé sur les *Artistes de la cellule monastique (Die Kunst genossen der Klosterzelle)*. Il y retrace l'activité que le clergé a déployée dans le domaine de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Au moyen âge et jusque dans les temps modernes, les grandes abbayes ont été des foyers artistiques incomparables. Les moines construisaient de vastes églises, des monastères superbes ; et ces édifices, ils les enrichissaient de tableaux, de statues, de boiseries, de manuscrits enluminés, transformant leurs demeures en véritables musées. En Allemagne et en France, le protestantisme et la Révolution ont dévasté la plupart de ces asiles, détruit ou dispersé les trésors qu'ils renfermaient. Mais, peu à peu, on est parvenu à retrouver quelques-uns des titres que les moines ont à la reconnaissance des amis de l'art. On a reconstitué leur histoire et rendu une justice tardive à leur activité artistique. Brunner n'a pas peu contribué à cette heureuse réaction, en publiant ses *Kunst genossen*. Il a été un véritable pionnier. Depuis lors, d'autres historiens sont entrés dans la même voie en Allemagne, et de nombreuses monographies ont été consacrées à des abbayes, à des provinces monastiques ou à des religieux isolés. L'abbé Brunner, lui-même, quelques années avant sa mort, a rappelé, dans un médaillon charmant, les traits de ce peintre merveilleux qui portait si bien le nom de Frà Angelico.

Mais entre les *Kunst genossen* et *Fra Angelico da Fiesole : sein Leben und sein Wirken*, se placent de grands ouvrages qui forment une histoire complète de presque tous les ordres religieux de l'Autriche.

Le premier en date de ces ouvrages est une histoire des Dominicains : *Der Predigerorden in Wien und Oesterreich*, publiée en 1867. C'est un recueil de registres, de nécrologies, d'épithames, d'esquisses biographiques et historiques, d'autres pièces curieuses concernant les *Frères Prêcheurs* de Vienne et de l'Autriche. La plupart de ces documents étant inédits, l'ouvrage a pour les historiens la valeur d'un livre de sources.

Il en est de même, jusqu'à un certain point, des trois autres histoires d'ordres monastiques. Le *Benedictinerbuch* contient l'histoire et la description de toutes les abbayes bénédictines de l'Autriche, de la Suisse et de l'Allemagne, et l'énumération des abbayes détruites ou sécularisées dans le cours des siècles. Un travail énorme, comme on voit, et qui suppose des recherches dignes d'un Bénédictin. Le *Chorherrenbuch* et le *Cistercienserbuch* sont conçus dans le même plan. Le premier fait l'historique des couvents des chanoines augustins et prémontrés qui existaient ou qui existent encore en Allemagne et en Autriche ; le second, celui des couvents cisterciens de ces mêmes pays.

Vers la fin de sa vie, Brunner semblait redoubler d'activité. A l'âge où tant d'autres déposent la plume, il nourrissait

<sup>1</sup> En 1888, Léon XIII a béatifié le B. Clément Hofbauer.

encore de vastes projets, et il était presque septuagénaire lorsqu'il entreprit un travail colossal capable de décourager même un jeune écrivain. Il avait constaté - et déploré, comme tous les esprits honnêtes, - que l'éducation moderne des lycées allemands et autrichiens était un retour vers le paganisme, et qu'on faussait absolument l'intelligence des enfants par une glorification excessive des héros de la littérature nationale. Non seulement les chefs-d'œuvre d'un Goethe, d'un Schiller, d'un Lessing, d'un Burger ou d'un Voss étaient étudiés comme des modèles de style, mais la personne même de ces poètes était l'objet de véritables apothéoses. Avec la forme littéraire, qui est admirable, des maîtres aveugles recommandaient en même temps les idées, la morale et l'incrédulité de ces grands écrivains. Dans les livres destinés aux classes, on exaltait sans réserve leurs œuvres, on présentait toutes les fleurs à l'admiration des élèves, en ayant soin de dissimuler le poison qu'elles recouvraient. Au lieu de faire la part des choses et de louer la forme littéraire tout en montrant que Goethe et ses contemporains ont le plus souvent abusé de leur génie pour répandre des idées immorales, on préconisait la théorie du bloc. On déclarait que tout était divin chez ces poètes, même leurs fautes et leurs vices ; leurs débauches et leurs adultères devenaient des distractions insignifiantes : on les excusait avec une facilité révoltante, quand on n'allait pas jusqu'à les justifier. Sous prétexte que tout est permis au génie, on enseignait aux enfants que les actions les plus coupables changent de nature lorsqu'elles ont pour auteurs des grands hommes, et on bouleversait ainsi toutes leurs conceptions morales.

Brunner, qui voyait les conséquences de cette éducation, résolut de pénétrer dans l'Olympe de la littérature allemande, de regarder toutes les idoles en face, de leur arracher le nimbe dont on auréolait leur tête, de montrer que chez la plupart de ces héros l'homme était infiniment au-dessous de l'écrivain. En d'autres termes, il conçut une histoire de la littérature qui fût, sinon la contrepartie, du moins la rectification constante et radicale des histoires qu'on confiait aux écoliers.

L'entreprise était audacieuse : elle devait soulever de formidables tempêtes dans le monde des professeurs allemands et de tous ceux qui veillent à la porte du paradis littéraire. Mais l'abbé Brunner n'avait pas craint le bataillon des journalistes sémites ; il ne trembla pas davantage devant ce nouveau bataillon, d'autant moins qu'il retrouvait ici les mêmes adversaires. C'est le propre d'Israël de fournir des avocats à toutes les causes où l'immoralité païenne est aux prises avec les principes chrétiens.

Brunner n'intitula pas son livre : *Histoire*. A ses yeux, les volumes de critique qu'il lançait étaient simplement des pierres de taille et de construction, - *Hau- und Bausteine*, - pour les architectes de l'avenir. Mais quelles pierres ! Les huit ou dix volumes qui ont paru constituent un réquisitoire implacable, - trop sévère, au gré de juges indulgents, - contre les prétendus dieux devant lesquels on oblige les enfants à se prosterner. Jamais le satirique n'a eu plus de verve, plus d'esprit, plus d'humour et, j'ajouterais, volontiers, plus de talent ! En quelle posture piteuse il nous montre ces grands hommes, poètes, philosophes, historiens.

Un critique distingué, M. Edmond Biré, a ici même déshabillé de la sorte une idole française. Brunner a fait ce travail pour l'Olympe allemand tout entier. Depuis *le père Gleim, le voyant de Dieu* (C'est le titre du 1<sup>er</sup> volume), jusqu'à *Anastasius Grun, le héros de la liberté*, ils viennent tous étaler à nos pieds leurs laideurs morales ; et, chaque fois que l'un d'entre eux nous trompe sur son propre compte, ses contemporains se chargent de lui enlever le masque. Car, ce qu'il y a de piquant et d'original, Brunner ne nous sert pas de grandes phrases d'indignation. Le plus souvent il cède la parole aux poètes eux-mêmes et à leurs amis. Ils témoignent les uns contre les autres avec une franchise touchante, et les absolutions mêmes qu'ils s'administrent réciproquement fournissent la preuve irrécusable de leur dégradation morale !

Après avoir exécuté les poètes dans les *Hau- und Bausteine*, l'impitoyable justicier se tourna vers les philosophes et les théologiens libres-penseurs. Il prit pour ainsi dire corps à corps les *Quatre grands maîtres de la théologie rationaliste* : Herder, Paulus, Schleiermacher, Strauss, et cette étude très sérieuse, malgré la forme humoristique, réfute excellemment les théories religieuses modernes qui ont été si funestes au protestantisme allemand. Brunner, qui, vingt années auparavant, s'était montré polémiste redoutable dans son livre : *l'Athée Renan et son Evangile*, - une des meilleures, sinon la meilleure réfutation de la *Vie de Jésus*, - retrouva ici son esprit logique et son érudition profonde d'autrefois. Les colères que le livre de *Quatre grands maîtres* souleva dans le camp rationaliste prouvèrent, d'ailleurs, que si l'abbé Brunner avait frappé fort, il avait également frappé juste. On ne s'irrite pas à ce point contre les faibles quand on se sent fort.

Pour achever son cycle historique et critique, l'abbé Brunner publia un dernier recueil sous ce titre un peu bizarre : *Toutes sortes de fanfarons de la vertu appartenant à la corporation des libres-penseurs (Allerhand Tugendbolde aus der Aufklärungsgilde)*. Et elle est bariolée, en effet, la *Gilde* ! Nous y voyons pêle-mêle Fichte, Blumauer, Nicolai, Wieland, Reinhold, Sonnenfels, Claudius, Voss, Pückler-Muskau, les grands et les petits, les poètes et les prosateurs, les philosophes et les théologiens. Ils nous offrent le même spectacle que nous avons déjà vu dans les *Hau- und Bausteine* et dans les *Vier Grossmeister der Aufklärungstheologie* !

Quand on a parcouru, avec l'abbé Brunner, ce panthéon de la littérature allemande, on ne peut s'empêcher de dire : « Grands ou petits esprits, mais, à coup sûr, piètres caractères ! » et on est reconnaissant au critique d'avoir adressé un énergique *Caveant consoles* ! à ceux qui sont chargés de pétrir l'âme de la jeunesse.

## XI - L'ABBE BRUNNER POÈTE SATIRIQUE

Historien, journaliste, romancier, apologiste, Brunner était en tout et partout satirique. Si l'on excepte les recueils de sermons, et quelques livres strictement théologiques, ce caractère fondamental de son génie littéraire éclate dans toutes ses œuvres. Qu'il raconte l'histoire du joséphisme ou qu'il nous communique ses impressions de voyage, qu'il nous montre Goethe et Voss en robe de chambre, ou qu'il nous soumette ses « Aphorismes politiques », il a toujours sur les lèvres le sourire moqueur du philosophe, saisissant du premier coup d'œil les travers et les ridicules d'un chacun. Il trouve toujours au bout de sa plume le trait mordant, la malice empennée qui s'enfonce dans les chairs vives de ses victimes, sans qu'il soit possible de l'en arracher. L'humour est en quelque sorte la forme ordinaire et naturelle de sa pensée.

C'est chose absolument insaisissable et indéfinissable que l'humour, tel que nous le trouvons dans quelques écrivains anglais et allemands, un genre réfractaire à toute classification, une forme de la pensée très particulière qui n'existe pas chez les peuples latins. C'est, si l'on veut, de la gaieté, de l'esprit, de la satire ; mais une gaieté qui n'exclut ni la mélancolie ni l'amertume ; mais un esprit capricieux à l'infini, se complaisant dans les jeux de mots aussi bien que dans les finesses et les nuances les plus délicates du sentiment ; mais une satire qui comporte une forte dose de bonhomie, qui griffe avec des caresses et qui tue sans blesser.

L'Anglais Sterne et l'Allemand Jean-Paul Richter sont les deux maîtres incomparables de l'humorisme. On a essayé de comparer Brunner à ces deux célèbres écrivains. Mais toute comparaison cloche, et ici les points communs sont trop clairsemés pour qu'on puisse établir un parallèle sérieux. Brunner n'a ni le relief vigoureux, ni l'exubérance de détails, ni la sentimentalité nerveuse de Sterne. De même nous trouvons chez Jean-Paul une imagination bien plus puissante, et aussi plus de vivacité et plus de profondeur de sentiment que chez l'abbé Brunner. En revanche, celui-ci l'emporte sur le premier par l'équilibre, la pondération, la symétrie, la mesure, et, d'autre part, il a souvent des traits, des saillies, des inspirations, des rapprochements imprévus, que Jean-Paul lui aurait justement enviés. Brunner est un vrai maître comme ses devanciers, - quoique d'une manière différente, - et s'il s'était donné la peine de mieux soigner son style, de limer ses vers, de ne pas se contenter du premier jet, la postérité le placerait tout près de Jean-Paul, et peut-être le préférerait plus d'une fois à l'auteur des *Flegeljahre*.

Si nous voulions caractériser et faire connaître l'esprit, les procédés littéraires de Brunner, nous serions embarrassé dès le début, et arrêté par le titre même de ses satires. Comment les traduire, en effet, sans les dénaturer, ces titres bizarres, qui sont d'un comique si irrésistible ? Voici, par exemple, la première satire, celle qui a soulevé tant de poussière ; elle porte le nom de *Nebeljungenlied*. Ce mot signifie *le poème des jeunes nébuleux* ; et comme la satire est dirigée contre la philosophie hégélienne, le titre est aussi exact qu'original ; mais ce qui en fait surtout la *vis comica*, c'est qu'il n'est que le nom à peine défiguré du fameux *Nibelungenlied*. Le poète a simplement changé une voyelle de place et par ce déplacement il a obtenu un effet immense<sup>1</sup>.

Une autre de ses satires est intitulée *Keilschriften*. *Keilschrift* veut dire : écriture cunéiforme ; mais le mot *Keil*, dont le sens est *coin*, se prononce comme *Keul*, qui signifie *massue*, et le poète a donné à son livre le nom de *Keilschriften*, pour indiquer qu'il y distribue des coups de massue.

Prenons encore la satire *Schreiberknechte : eine Serenade an das papierne Kirchenregiment*. Elle flagelle la bureaucratie ecclésiastique avec une verve superbe. Le titre très spirituel l'indique, mais ce titre ne saurait être rendu dans une autre langue<sup>2</sup>.

Il en est de même de la satire, parue en 1849 : *Das deutsche Reichsvieh*, et adressée au parlement de Francfort, ou du *Deutsche Hiob* ou *de Blöde Bitter*, en un mot, de tous les volumes satiriques de l'abbé Brunner. Il a le talent de condenser dans un mot, une formule, voire même un calembour, toute une situation, toute une satire.

Le plus souvent il complète son titre par une épigraphe qui développe la pensée primitive, tout en lui conservant la précision lapidaire.

Le *Deutsche Hiob* est, comme le *Nebeljungenlied*, dirigé contre la littérature et la philosophie contemporaine. Il porte cette épigraphe :

Ihr grossen deutsche Geister	Vous, grands esprits germaniques,
Ihr kritisirt nicht schlecht	Vous ne critiquez pas mal,
Ihr nennt einander : lumpen !	Vous vous appelez mutuellement : gredins !
Und jeder von euch hat Recht.	Et chacun de vous a raison.

L'idée est juste et l'expression très pittoresque.

Dans la satire : *Das deutsche Reichsvieh*, il s'élève contre les poètes prussophiles qui réclament l'hégémonie de la Prusse, et il décoche à l'aigle des Hohenzollern ce quatrain presque prophétique.

Jetzt will der preussische Adler den Flug	Maintenant l'aigle prussienne veut
Als deutsches Hauptvieh wagen ;	Prendre son essor comme principale bête de l'empire ;
Er hat zwar nur einen kleinen Kopf	Elle n'a, il est vrai, qu'une petite tête,
Doct e einen unendlichen Magen.	Mais quel estomac immense !

Lorsque Brunner chantait ainsi en 1849, les libéraux autrichiens l'accusaient d'injustice. L'événement lui donna cependant raison, et les Allemands s'aperçurent que l'estomac de l'aigle prussienne était réellement *immense*.

Et quelle ironie amère dans l'épigraphe de la satire qui dit leur fait aux bureaucrates ecclésiastiques ?

Ihr erzeugt euch gegen jene	Vous vous montrez bienveillants
Nur in Gnaden wohlgegogen,	Envers ceux-là seulement
Die ver euch stehn gleich der Bilttschrift	Qui se tiennent devant vous comme une supplique,
In der Mitte eingebogen !	Pliés par le milieu !

Le candidat «plié en deux comme une supplique» est une trouvaille. Elles sont nombreuses, ces trouvailles, dans les satires aussi bien que dans les romans de Brunner. Presque à chaque page, on trouve, ici, un quatrain, là, un distique, ailleurs, un vers ou un simple accouplement de mots dont la malice railleuse et la causticité vous poursuit comme un refrain. Le poète a des bonheurs d'expression surprenants qui résultent souvent de l'assemblage ou de la

<sup>1</sup> L'illusion était facile et elle donna lieu à un épisode très drôle. Brunner, qui se déliait de la censure autrichienne, avait fait imprimer sa satire en Bavière. Le *Nebeljungenlied* arriva en Autriche tout imprimé, et c'est sous cette forme qu'il parvint à la censure. A la vue du titre, le censeur fit la grimace et tout en apposant son timbre, il fit cette remarque ! «Comment peut-on ainsi réimprimer toutes ces vieilleries !» Il avait lu *Nibelungenlied*. Lorsque la censure s'aperçut de son erreur, il était trop tard : le volume était déjà dans toutes les mains à Vienne. A ce propos, il est à remarquer qu'à cette époque Brunner faisait imprimer toutes ses œuvres à l'étranger, parce qu'il savait que la censure aurait été inflexible pour lui.

<sup>2</sup> «Les valets bureaucrates : une sérénade à l'adresse du gouvernement en papier».

fusion imprévue de deux ou de plusieurs mots. Sous ce rapport, la souplesse admirable de la langue allemande favorisait singulièrement son penchant aux combinaisons grammaticales neuves. L'écrivain allemand peut à volonté former des mots composés en nombre infini ; s'il est vraiment créateur, s'il a le sens du pittoresque, il arrivera à des effets tout à fait inattendus.

Ainsi fait Brunner. Nous avons cité quelques-uns de ses mots, de ses traits, on en recueillerait des volumes dans ses nombreux ouvrages et dans ses articles de la *Kirchenzeitung*. Il y a dans son style comme des réminiscences lointaines d'Abraham a Santa Clara, de ce moine jovial et génial du dix-septième siècle, qui prêchait la morale sévère de Bourdaloue dans une langue presque rabelaisienne, et qui pariait un jour qu'il ferait rire une moitié de son auditoire en même temps qu'il ferait pleurer l'autre. Abraham a Santa Clara a consacré vingt volumes de sermons à *Judas l'archicoquin*, - *Judas der Erzscheml*, - et ces vingt volumes constituent la collection la plus désopilante, la plus savoureuse, la plus bizarre, la plus saugrenue que l'on puisse rencontrer<sup>1</sup>. L'abbé Brunner a souvent la langue imagée, spirituelle, hardie du célèbre prédicateur autrichien. Ses mots à l'emporte-pièce, ses plaisanteries qui jaillissent de source, ses boutades et ses fantaisies rappellent plus d'une fois celles d'Abraham a Santa Clara. On éprouve un égal plaisir à relire tel sermon de *Judas der Erzscheml* ou telle page du *Nebeljungenlied*.

L'impression générale qui se dégage de l'œuvre humoristique de l'abbé Brunner, c'est que le journaliste viennois est un écrivain original, très spirituel et très caustique, quelquefois un peu prolix, souvent heurté et incorrect, - surtout dans ses poésies ; - un poète fécond, exubérant même, mais puissant, devant lequel les historiens littéraires du dix-neuvième siècle seront obligés de s'arrêter. Si Brunner avait été Juif ou libre-penseur, s'il avait attaqué tout ce qu'il a défendu, s'il avait mis son immense talent au service de l'incrédulité, on le citerait dès aujourd'hui comme l'un des plus grands, sinon le plus grand satirique allemand de ce siècle. Mais Brunner a arboré un drapeau dont la vue seule excite les fureurs des écrivains contemporains de l'Allemagne : on l'a mis au ban de la littérature. On a organisé contre lui la conspiration du silence et du dénigrement, comme on a essayé de faire pour l'historien Janssen ou le poète de *Dreizehnlinden*. Heureusement, ces ostracismes de la passion n'ont qu'un temps ; la justice, quoique boiteuse, arrivera tôt ou tard à faire entendre sa voix, et assignera à Brunner la place qui lui revient dans le temple des Muses.

### CONCLUSION

A ne considérer que le nombre et la variété prodigieuse de ses ouvrages, on pourrait croire que Brunner était un écrivain de profession, un savant de cabinet, ce que les Allemands appellent un *Bücherwurm*. Il n'en est rien cependant. Le créateur de la *Kirchenzeitung* a été avant tout un lutteur, un militant ; presque tous ses livres sont des actes, des coups de crosse, des coups d'épée ou des coups d'épingle. Il écrit pour défendre ou venger une cause, pour attaquer un adversaire du christianisme, pour extirper une erreur ou un mensonge, pour arrêter un courant funeste. Il est l'intrépide et infatigable apologiste de l'Église catholique en Autriche.

Son influence a été énorme et, ce qui est assez curieux, ce puissant est toujours resté simple soldat. Il n'a pas été chef de corps, comme Windthorst ou Mallinchrodt ; ni *roi des paysans*, comme Schorlemer-Alst ; ni évêque, comme Ketteler ; mais, sans sortir du rang, ce soldat a entraîné derrière lui des armées, gagné des batailles et préparé les victoires de l'avenir.

Si nous dressons le bilan de ses assauts et de ses campagnes, nous voyons que, en somme et malgré les apparences contraires, l'abbé Brunner n'a pas lutté en vain : il a pu mourir content !

Le joséphisme, qu'il a attaqué à l'époque de sa toute-puissance et qu'il a terrassé avec la *Kirchenzeitung*, est aujourd'hui définitivement vaincu. Bien des progrès restent encore à réaliser dans l'Église d'Autriche ; mais quelle transformation depuis cinquante ans ! Les évêques comme Mgr Milde, non seulement n'existent plus, mais ne sont même plus possibles, et dans ces derniers temps, l'empire d'Autriche a eu de très grands et très vaillants prélats. D'autre part, quelle activité apostolique dans une bonne partie du clergé ! quel réveil dans le peuple même à Vienne et en province ! Nous sommes loin du régime de la bureaucratie joséphiste, qui avait supprimé toute initiative, tout mouvement, toute vie !

Le triomphe éclatant que l'antisémitisme vient de remporter à Vienne prouve que l'abbé Brunner n'a pas été moins heureux contre ses adversaires judeolibéraux. Sans doute, la presse de Vienne se trouve toujours aux mains des Juifs ; ceux-ci dominent à l'Université, et leur influence est souvent prépondérante dans les ministères et dans presque toutes les administrations. Rien de plus vrai, et ce spectacle est attristant pour les catholiques autrichiens. Mais les Israélites, même les plus optimistes, n'oseraient affirmer qu'actuellement leurs positions sont ce qu'elles étaient il y a vingt ans. Lors des obsèques de Sébastien Brunner, on a vu s'avancer, derrière le cercueil, un groupe d'hommes politiques qui portaient le front très haut : c'était une délégation des conseillers municipaux de Vienne. A cette époque, peu éloignée du reste, ils n'étaient encore qu'une quarantaine, c'est-à-dire une minorité pour ainsi dire insignifiante. Aux récentes élections, cette phalange est devenue légion, et les antisémites sont devenus les maîtres incontestés de l'Hôtel de Ville. Ils sont au nombre de 92, alors que leurs adversaires ne sont plus que 46. L'antisémitisme autrichien est donc aujourd'hui une puissance redoutable avec laquelle le gouvernement lui-même sera obligé de compter. Or, nous l'avons vu, c'est le fondateur de la *Kirchenzeitung* qui a attaché le grelot et rendu possible le mouvement actuel.

La cause défendue par l'abbé Brunner a donc triomphé ou est en voie de triompher sur toute la ligne en Autriche-Hongrie, et comme cette cause est la cause même du christianisme et de l'Église, on comprend que l'écrivain dont on vient de lire la vie ait été appelé par son biographe enthousiaste un *homme providentiel* !

---

<sup>1</sup> Schiller s'est très heureusement inspiré d'Abraham a Santa Clara, dans le sermon du capucin qui se trouve dans l'une des scènes de *Wallenstein*.